

SOUVENIR
DES FÊTES DU TROISIÈME CENTENAIRE

de la naissance de

Charles Démiea

(1637-1937)

Fondateur des Sœurs de Saint-Charles
————— *de Lyon* —————



MAISON MÈRE DES SCEURS DE SAINT-CHARLES
26, Montée des Carmélites, 26

LYON

—
1938



Charles DÉMIA.

SOUVENIR

DES FÊTES DU TROISIÈME CENTENAIRE

de la naissance de

Charles Démia

(1637-1937)

*Fondateur des Sœurs de Saint-Charles
de Lyon*



MAISON MÈRE DES SCEURS DE SAINT-CHARLES

26, Montée des Carmélites, 26

LYON

—
1938



AVANT - PROPOS

En 1685, Camille de Neuville-Villeroy, archevêque de Lyon, fondait une rente perpétuelle de 1.002 livres 10 sols, en faveur des « petites écoles » de Lyon, avec cette clause que, s'il venait à mourir avant Charles Démia, 400 livres seraient annuellement versées à celui-ci, « afin de reconnaître ses soins et son zèle dans l'établissement d'écoles qui ont rendu de grands services en instruisant les enfants, en les rendant propres aux arts et manufactures, de manière que l'on a reconnu amendement notable dans le peuple et gens de métier... (1) ».

Ce témoignage sur Charles Démia et sur son œuvre, donné par son archevêque, qui le voyait au travail depuis vingt ans, et constatait le résultat sensible de

(1) *Charles Démia et les origines de l'enseignement primaire*, par Gabriel COMPAYRÉ, correspondant de l'Institut, inspecteur général de l'Instruction publique. Paris, Paul Delaplane. S.d. p. 78.

ses efforts d'éducateur du peuple, est le premier que nous devons enregistrer.

Jean Belin, docteur en Théologie de l'Université de Toulouse, a écrit, au XVIII^e siècle, une Vie de Charles Démia, « *La vie de Messire Charles Démia, ancien promoteur de l'archevêché de Lyon, premier instituteur, fondateur, et directeur général des petites écoles de la ville et de tout le diocèse, dressée en faveur de tous les prêtres et ecclésiastiques qui aspirent à la sainteté et à la perfection de leur état* ». Cet ouvrage est resté manuscrit, et se trouve dans les archives domestiques de la Congrégation des Sœurs de Saint-Charles. Nous y lisons : « On l'a vu, pendant le dernier siècle, briller dans l'Église, honorer l'état de son sacerdoce, servir d'exemple au clergé, édifier les peuples par sa piété, travailler à l'instruction, au soulagement et à l'éducation des pauvres, par son zèle, et par cette charité compatissante, qui paraissait être comme née avec lui... »

M. Faillon, prêtre de Saint-Sulpice, historien de Charles Démia (1) a écrit : « Le nom de M. Démia est digne de passer à la postérité, puisque c'est le nom d'un saint, et d'un bienfaiteur des hommes. Il mérite de trouver place à côté de ceux des plus grands

(1) *Vie de M. Démia, instituteur des Sœurs de Saint-Charles, suivie de l'Esprit de cet Institut...* A Lyon, chez M. P. Rusand, libraire, imprimeur du roi, 1829.

hommes et des plus grands saints qui, dans ces derniers temps, se dévouèrent à l'instruction de l'enfance chrétienne... (1). »

Enfin, d'un autre point de l'horizon des idées lui est venu ce témoignage : « Démia a sur [Jean-Baptiste de] la Salle l'avantage de l'avoir devancé d'une dizaine d'années dans la plupart de ses idées et de ses actes ; et il lui est supérieur, en ce qu'il a pris souci de l'éducation des filles autant que de celle des garçons. Pour le reste, il l'égale tout au moins... Il nous a semblé que Démia méritait particulièrement de ne pas rester au nombre de ces éducateurs oubliés « que nous ne connaissons pas assez » ; et qu'il convenait de réparer une injustice de l'Histoire, en racontant, et en analysant brièvement sa vie et son œuvre... Démia a été un véritable précurseur, en matière d'instruction primaire. Il a conçu des idées neuves, originales pour son temps ; et ces idées, grâce à une volonté patiente et tenace, il les a réalisées... Démia mérite d'occuper une place d'honneur dans les annales de l'éducation... Le XVIII^e siècle n'a rien ajouté, à Lyon, aux établissements fondés par l'effort admirable d'un prêtre du XVII^e siècle... (2). »

De ce grand homme de bien, de cet éducateur insigne, de ce saint prêtre, l'année 1937 ramenait le

(1) Préface, p. XI.

(2) Gabriel COMPAYRÉ. *Loc. cit.*, p. 7 sq ; 112 sq.

centenaire ; c'était le troisième centenaire ; car Charles Démia est né à Bourg-en-Bresse, qui faisait alors partie du diocèse de Lyon, le 3 octobre 1637. Voici le fac-similé de son acte de baptême, qui est aux archives municipales de Bourg, avec la transcription de M. Morel, archiviste de l'Ain.

Le dixiesme novembre mil six cent trente-sept a été baptisé par le vicaire soussigné, en l'église paroissiale de Nostre-Dame de Bourg, un fils appartenant à sieur Benoist Démia, secrétaire de Monsieur de Tienges, et à damoiselle Claudine Carteron, sa femme, duquel a esté parrein messire Charles de Damas, marquis de Tienges, chevalier des Ordres du Roi, conseiller en ses Conseils, mareschal de camp en ses Armées, capitaine de cent hommes d'armes de ses ordonnances, lieutenant général pour sa Majesté au gouvernement de Bresse, Beugey, Valromey, Gex et comté de Charrolais, et damoiselle Anne de Langes, fille de M. le baron de Choin, baillif de Bresse, et gouverneur pour le Roy en la ville de Bourg, lesquels lui ont imposé le nom de Charles ; ledit fils estant né le Sammedy troisième du mois d'octobre dernier, environ les cinq heures du soir. De Damas. Anne de Joli. A. Magnin. J. Present (?), de Grilliet, B. Monnier (vicaire).

« Quelques lecteurs, sans doute, écrit M. le chanoine F. Rynois, n'auront pas remarqué sans surprise que

le petit Charles, appelé à devenir plus tard un très saint homme, le fondateur d'écoles populaires chrétiennes, mais aussi d'une Congrégation religieuse, n'ait été présenté au baptême que le 38^e jour après sa naissance.

« Qu'ils se rassurent. Le nouveau-né avait été endoctriné sans délai, suivant l'usage de ce temps-là... (1). »

Les Sœurs de Saint-Charles de Lyon, fondées par l'abbé Démià, ne pouvaient laisser passer inaperçue une date pour elles doublement précieuse, d'abord parce qu'elle était le centenaire de naissance de leur Père, et ensuite parce qu'elle pouvait apporter à toute leur famille religieuse, par la prière, une grâce de rénovation dans la ferveur des sentiments de leurs origines.

D'autre part, il sembla que, si un écrivain universitaire comme M. Compayré se croyait tenu à « réparer une injustice de l'Histoire », le Lyon catholique, qui a si longuement méconnu une de ses gloires, trouverait l'occasion de réparer sa propre injustice.

La Révérende Mère Saint-Jean, supérieure générale des Sœurs de Saint-Charles, organisa donc, avec l'auto-

(1) *Un grand homme trop peu connu, Charles Démià, prêtre, 1637-1689, l'organisateur de l'Enseignement primaire en France.* Lyon-Paris, Emmanuel Vitte, 1937, p. 20.

risation et l'encouragement de Son Excellence Mgr Delay, évêque de Leptis, vicaire capitulaire, en l'absence de Son Excellence, Mgr Gerlier, archevêque nommé de Lyon, non encore intronisé, un triduum de prières, les 4, 5, et 6 octobre, dans la chapelle de la Maison Mère, ouverte au public. Chacun de ces jours, un sermon fut donné, au Salut du Saint-Sacrement, devant un auditoire qui remplissait la chapelle, le lundi 4 octobre, par M. le vicaire général Bornet, directeur de l'Enseignement libre du diocèse de Lyon ; le mardi 5, par le Révérend Père Favre, provincial des Rédemptoristes ; le mercredi 6, par M. le chanoine Odin, supérieur des Missionnaires diocésains.

Le jeudi 7, à cinq heures, dans la grande salle des Facultés catholiques (salle Henri-Blanchon), une conférence fut donnée, sous la présidence de Son Excellence, Mgr Delay, évêque nommé de Marseille, devant plus d'un millier d'auditeurs, par le recteur des Facultés catholiques : « *Une belle initiative lyonnaise d'éducation populaire sous Louis XIV : Charles Démia et « les petites écoles ».*

Nous donnons ici le texte de ces divers discours.

Lyon, 7 mars 1938.

F. LAVALLÉE,

Recteur des Facultés catholiques de Lyon.

Sermon de M. le vicaire général BORNET,
directeur de l'Enseignement libre du diocèse de Lyon,
le 4 octobre 1937.

Nos autem arma lucis... Quant à nous, nous n'aurons pas d'autres armes que la lumière.

MES CHÈRES SŒURS, MES BIEN CHERS FRÈRES,

Le monde est rempli de perpétuelles agitations et de perpétuelles prétentions. Les places, le rang, le talent, sinon le mérite, y sont distribués d'abord à ceux qui font le plus de bruit et seulement après, quelquefois, par accident, à ceux qui font le plus de bien.

Aujourd'hui, les multiples ressources de la réclame, sous toutes ses formes — sonores ou lumineuses, voyantes ou criardes — aggravent encore la folie des enfants du siècle et plus que jamais, sans doute, les

vraies valeurs personnelles sont méconnues, alors que les fausses se portent partout en avant pour s'imposer et se faire voir.

Mais si le travers est à son comble, il n'est pas nouveau. C'est de tout temps que les hommes charnels ont mis les apparences à la place de la réalité et se sont trompés sur les grandeurs véritables. Ils ont cloué sur la Croix des esclaves l'unique Maître de toutes choses et n'ont pas traité avec plus d'égards ses disciples, persécutant les uns sans pitié et sans merci, laissant les autres dans l'oubli, même lorsque les œuvres de ces bons serviteurs les signalaient par des services éclatants.

Le souvenir laissé par le fondateur de votre Institut offre l'un des exemples les plus manifestes d'un si étrange aveuglement. Quel cadre restreint que celui où il est enfermé. A la vérité, son cas a quelque chose de singulier et de très spécifiquement lyonnais, si j'ose dire. Car c'est le propre des hommes les meilleurs de cette région — qu'ils soient de jadis ou de maintenant — d'agir sans crier sur les toits ce qu'ils font. Ils ont la simplicité évangélique dans le sang. L'ouvrage et ses résultats comptent seuls à leurs yeux. Il leur donne assez de mal, avec toutes les ramifications prévues et imprévues qui viennent se greffer dessus, pour qu'ils n'aient plus le temps de s'occuper du reste, de penser à eux-mêmes, par conséquent, et de soigner leur popularité. Leur discrétion, leur droiture, leur esprit de paix et de renoncement vont même si loin qu'ils ne sont pas jaloux de leur gloire et qu'ils

n'auraient point chicané leurs émules, quand on les aurait pris sur le fait de la leur avoir ravie.

Charles Démia, par exemple, ne s'est jamais soucié de savoir à qui la postérité attribuerait l'honneur d'avoir fondé la première École normale, en France. Il se trouve que c'est à lui qu'il revient, mais que c'est à un autre qu'on le reconnaît. « C'est saint Jean-Baptiste de la Salle — écrivait naguère un prélat distingué, nouvel académicien, habituellement bien informé — c'est saint Jean-Baptiste de la Salle, qui, par son séminaire de Maîtres ruraux, fonda la première École normale d'instituteurs. »

L'amour de la vérité oblige à dire que ce n'est pas tout à fait exact et que si l'illustre fondateur des Frères des Écoles chrétiennes a donné plus de notoriété et plus d'ampleur à son institution, c'est Charles Démia qui fut le précurseur et l'initiateur, en ce point comme en beaucoup d'autres.

En effet cet homme extraordinaire est, en matière scolaire, le pionnier de toutes les entreprises qui ont suivi, y compris celles de nos jours, en ce qui concerne l'instruction et l'éducation des enfants du peuple. Un recteur de l'Académie de Lyon, Gabriel Compayré, n'a pas craint de dire qu'il fut, sur ce terrain, « un peu comme le Christophe Colomb de l'École primaire ». Non seulement il a précédé de quelques années saint Jean-Baptiste de la Salle, puisque « son œuvre va de 1664 à 1689 », tandis que son émule canonisé « n'a commencé la sienne qu'en 1682 », et qu'il est évident, d'ailleurs, que celui-ci n'a pas ignoré celui-là ;

mais encore, il a ouvert la voie, il y a près de trois cents ans, aux progrès dont s'enorgueillissent et se prévalent les organisateurs les plus laïques de l'Enseignement officiel contemporain.

Multiplication des écoles de quartier ou de paroisse ; règlements pour fixer l'horaire, occuper utilement la classe, assurer la fréquentation scolaire ; ébauches de l'école publique, gratuite et obligatoire, du registre d'appel, des cantines scolaires, des jardins d'enfants, de l'inspection technique et de l'examen médical, des cours d'adultes et de l'orientation professionnelle ; création des premières écoles normales pour la formation des maîtres et des maîtresses ; instructions pédagogiques pour leur perfectionnement, simplification de l'orthographe... On se demande à quoi ce prodigieux éducateur n'a pas songé.

Qu'on me pardonne cependant. Ce que j'admire surtout en lui ce n'est pas que ses initiatives soient en avance de deux ou trois siècles, mais c'est que les techniciens les plus avertis et les plus ingénieux de notre époque, malgré leur très vif désir de ne rien faire comme les hommes du passé et en dépit des innombrables moyens dont ils disposent, n'aient pu trouver d'autre voie à suivre que celle-là, la sienne, quand ils ont nourri l'ambition de constituer un système d'enseignement primaire qui ne laissât rien à reprendre.

A notre connaissance, ils n'ont vraiment innové que sur un point ; ils ont inventé un esprit moderne — la laïcité — mais c'est un esprit détestable, car c'est

un esprit desséchant, un idéal sans âme, dont il ne leur est guère permis de se glorifier.

En pensant, d'une part, à tout ce qu'ils ont emprunté à Charles Démia — car ce n'est pas un des moindres paradoxes de son incroyable destinée qu'il soit plus connu de nos adversaires que de ses propres amis — et, d'autre part, au système philosophique dans lequel ils l'ont coulé, une boutade me revient naturellement à la mémoire : il y a, dans leur œuvre, des choses justes et des choses nouvelles ; mais les choses justes ne sont pas nouvelles (la première inspiration en appartient à Charles Démia) et les choses nouvelles ne sont pas justes (elles compromettent tout l'édifice en le sapant à la base).

On ne bâtit pas solidement une maison sur le sable, Ce qui manque et manquera toujours aux constructions officielles scolaires du XIX^e et du XX^e siècle ce sont les fondements. Quand Dieu ne les établit point, les ouvriers les plus habiles ont beau utiliser les matériaux de choix, ils travaillent et bâtissent en vain.

On a dépouillé de tout, semble-t-il, le grand homme dont vous êtes les filles et les héritières, et dont l'année 1937 marque le trois centième anniversaire de la naissance. Un saint authentique, son contemporain, l'a éclipsé, aux yeux de la grande masse des catholiques ; les siens eux-mêmes l'ont donc peu connu. Quant aux adversaires, ils l'ont exploité à fond, comme s'il leur eût été impossible de suivre un meilleur guide, de rien trouver de plus original et de si excellent

que ce qu'il avait conçu et commencé d'exécuter ; et leur hommage s'est avéré si complet que l'un de ses historiens, qui n'est pas des nôtres, a pu monter en un parallèle suggestif, où se révèle presque du plagiat, des phrases tirées des *Instructions* de Charles Démia et les formules correspondantes, mais laïcisées, de l'un des pères de l'École neutre, au siècle dernier.

Et pourtant, à y regarder de plus près, ici encore, on ne l'a frustré que des apparences, de ce qui passe, de ce qui, en somme, n'est pas l'essentiel. L'essentiel, en éducation surtout, c'est la qualité de l'âme ; et ce n'est pas l'esprit qu'on a, c'est l'esprit dont on est. Or son âme à lui, c'était « la perle de grand prix », dont parle l'Évangile, qui vaut tous les trésors du monde. Son esprit c'était l'esprit du Christ lui-même, l'ardente charité, qui est la seule chose nécessaire, « l'unique objet de l'Écriture », dit Pascal, trésor si précieux que « tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ».

Le jeune prêtre qu'était Charles Démia, au sortir du séminaire, en 1663, avait reçu, sans doute, une très bonne formation cléricale. « On pouvait deviner en lui — écrit le plus récent de ses biographes, M. le chanoine Rynois — le ministre de Dieu qu'il serait toujours, aussi distingué par sa culture qu'édifiant par ses vertus. » Mais aucune technique ne l'avait spécialement préparé à l'étonnante carrière qu'il allait fournir dans l'Enseignement. Il y a bien là de quoi déconcerter la courte sagesse de nos contem-

porains, qui se croient très forts parce qu'ils ont découvert la pédagogie et qui, grâce à elle, s'imaginant préparer de bons maîtres, ne réussissent souvent qu'à faire des pédagogues, ce qui est tout différent. Seulement, au lieu d'une science, qui n'est, la plupart du temps, que simple et superficielle vue de l'esprit (quelque chose comme l'activité du cerveau à la place du cœur) il avait, lui, le don, le trésor caché et profond de l'amour de Dieu véritable. Cherchant premièrement le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste lui fut donné par surcroît.

Le point de départ de sa vocation d'éducateur, ce ne fut pas une idée abstraite, je ne sais quel goût du métier et des méthodes propres à le bien remplir. Ce grand réaliste a commencé par se rendre compte de « la grande pitié » des pauvres enfants. « Il fut frappé de l'ignorance et de la dépravation de la jeunesse, surtout parmi le peuple. » Notez qu'il était déjà, à ce moment-là, un personnage considérable : archiprêtre, puis visiteur de Bresse, de Bugey et de la Dombes ; enfin Promoteur de l'Archevêché de Lyon. On dit que les Administrations sont sans entrailles. Les administrations civiles et païennes, ou celles qui leur ressemblent, peut-être ; mais nous avons affaire à un vrai disciple de Jésus-Christ, né grand, dont l'âme était trop magnanime pour se laisser emprisonner par une situation et des titres officiels. Aimant les petits et les humbles, il les recherchait, comme son Maître l'avait fait, et il se sentit bien vite irrésistiblement attiré vers les plus faibles et les plus désarmés d'entre

eux, en face de tous les genres de misère auxquels ils se trouvaient exposés, je veux dire les enfants des classes populaires. Jadis, sur la fin de sa vie, l'illustre Gerson n'avait pas dédaigné de leur apprendre le catéchisme, dans le quartier Saint-Paul. Ce fut, chez le grand homme, la dernière lueur d'un beau zèle qui s'éteignait. Au contraire chez Démia, le catéchisme des enfants fut la première étincelle qui allait allumer, dans son âme virile, la plus généreuse et la plus magnifique ardeur.

Désormais la flamme va se communiquer de proche en proche ; un foyer en suscitera d'autres ; chaque initiative appellera une initiative nouvelle. Un incendie se propage ou s'éteint : C'est un vrai feu dévorant qui s'empare de lui et l'enflamme pour le salut de ses jeunes écoliers.

Changeons de métaphore. Celle-ci nous a permis de bien comprendre l'embrasement de sa charité. Mais elle nous gênerait pour admirer les proportions, l'ordre et la beauté de l'œuvre tout entière...

Imaginons donc, si vous le voulez, un bel édifice. Le constructeur est à la fois très sage et très hardi : hardi comme un jeune, sage comme un vieillard. Il va d'abord à l'essentiel, au plus pressé. Un de ses plus jolis mots était : « Regardons si ce qu'on entreprend est bon, sans s'arrêter si fort aux fonds temporels. » Mais il avait un patrimoine, faisait appel à la charité et pour le surplus, pour le surplus seulement, comptait sur la Providence : Aide-toi, le ciel t'aidera. Et puis il ne se désintéressait pas de l'ouvrage

après l'avoir mis sur pied. Toute éducation est une œuvre d'art et l'on sait assez que le véritable artiste n'est jamais satisfait des productions de son talent, qu'il en aperçoit tout de suite les lacunes ou les imperfections, et que, s'il est courageux, il ne recule devant rien pour combler les unes et corriger les autres.

J'en ai assez dit pour qu'on n'hésite pas à penser que le courage était l'une des qualités maîtresses de Charles Démià. Les petites écoles fondées et déjà multipliées, il s'agit d'en ordonner l'emploi du temps. Et il rédige les fameux « Règlements », où tout est prévu, avec « comme premier souci la formation chrétienne » des élèves. Mais les règlements sont lettres mortes, s'ils ne s'adaptent pas exactement aux circonstances, s'ils méconnaissent à la fois la psychologie des enfants auxquels ils sont destinés et la capacité des maîtres qui doivent les appliquer. Et voilà de nouveaux aménagements à faire, de nouvelles charges à assumer. Infatigablement le fondateur ajoute de nouvelles pierres au gros œuvre, le retouche, l'enrichit, le complète, avec une souplesse, une ingéniosité, devant lesquels les hommes du bâtiment, aussi bien que les profanes restent confondus. La simple énumération de ses initiatives si intelligentes, si variées, ne nous a-t-elle pas saisis d'étonnement tout à l'heure ?

D'autres voix plus autorisées que la mienne, j'en suis certain, vous montreront, au cours de ces fêtes, toute la grandeur d'âme et le caractère édifiant du saint personnage, dont vous avez tenu à vénérer la mémoire.

Qu'il me soit permis simplement de vous le proposer comme un modèle toujours très actuel. Nos morts à nous, ils vivent. Comme celui-là est vivant ! Vivant d'une vie personnelle, près de Dieu, sans doute, mais vivant aussi tout près de nous, par des œuvres qui n'ont pas vieilli, qui sont toujours les œuvres par excellence et que nous ne pouvons mieux accomplir qu'en l'imitant bien.

Vous resterez donc fidèles à sa mémoire en vous rajeunissant sans cesse en quelque sorte. S'il est un Institut qui ne doit pas avoir la peur de vivre et de s'adapter, c'est bien le vôtre. Charles Démia, chaque jour, perfectionnait son ouvrage... Vous aussi, vous perfectionnerez le vôtre. Vous nous donnerez de plus en plus les excellentes éducatrices qu'il rêvait et dont nous avons plus que jamais besoin.

Nos autem arma lucis. Quant à nous, nous ne voulons pas d'autres armes que des armes de lumière. Vous serez des filles de lumière, de celles qui, dans la charité, travaillent à faire la vérité.

Sermon du Révérend Père FAVRE,

Provincial des Rédemptoristes,

le 5 octobre 1937.

(In opere et sermone, et omni patientia) honora patrem tuum, ut superveniat tibi benedictio ab eo, et benedictio illius in novissimo maneat. (Eccl., III, 9.)

(Par vos paroles et par vos œuvres, en toute patience), honorez votre Père, nous dit le Saint-Esprit, afin que sa bénédiction descende sur vous et y demeure à jamais.

MES RÉVÉRENDES MÈRES ET MES CHÈRES SŒURS,

La piété filiale est une vertu dont les charmes ont toujours enthousiasmé les enfants des hommes. Elle a été célébrée dans toutes les langues et par tous les peuples. Elle a fourni aux poètes, aux artistes, leurs inspirations les plus touchantes et les plus émouvantes. Dieu lui-même a voulu consacrer ce concert de louanges

en accordant à la piété filiale des promesses toutes spéciales et magnifiques.

Si la piété filiale est déjà si belle et si méritoire dans l'ordre naturel, elle l'est bien davantage dans l'ordre surnaturel et transformée par la grâce. Élevée à cette hauteur, elle présente un spectacle qui fait l'admiration des anges et les complaisances de Dieu même.

C'est ce spectacle que vous offrez en ces jours, ô Sœurs de Saint-Charles, Filles du vénéré Charles Démià. Vous avez voulu qu'à l'occasion du troisième centenaire de sa naissance, lui fût rendu un hommage solennel ; vous avez voulu que sa grande figure, trop ignorée, fût magnifiée comme elle mérite de l'être.

Le saint abbé Démià fut suscité de Dieu pour être le créateur génial, le merveilleux organisateur de l'enseignement populaire. Cependant n'attendez pas de moi que je vous expose son œuvre, que, la plaçant dans son cadre, je vous fasse voir à quels besoins elle répondait et comment elle y a satisfait. Des voix, infiniment plus autorisées que la mienne l'ont fait et le feront, et d'une manière à décourager tout essai de ma part et à le rendre inutile.

Mais ce qui convient à l'humble religieux que je suis et qui n'a d'autre titre à paraître dans cette chaire que la haute estime et la profonde affection que depuis l'enfance il a toujours professées pour les Sœurs de Saint-Charles, c'est de vous parler de la sainteté de votre Père, de pénétrer l'intime de sa vie intérieure,

pour vous montrer la voie spirituelle qu'il a suivie, voie que vous devez suivre vous-mêmes pour être ses filles fidèles et réaliser l'idéal de votre vocation. Ainsi, peut-être, répondrai-je à l'honneur qui m'est fait en ce jour. Que Notre-Dame daigne bénir mes paroles sur mes lèvres et dans vos cœurs.

I

Jetons d'abord un regard d'ensemble sur la sainteté éminente de Charles Démià.

Tout jeune enfant, déjà semblable à saint Charles, son patron, dont il devait être une si fidèle image, il fait des choses admirables. Au lieu des amusements et des jeux si naturels au jeune âge, il recherche la solitude de la maison de sa tante et de l'église pour se livrer à la prière, et déjà il donne des exemples héroïques de cette charité envers les pauvres qui sera l'âme de sa vie. Le voilà à dix-huit ans, docteur en droit après de solides études, héritier d'une fortune considérable, avec en perspective une noble alliance et une brillante carrière. Ses parents et ses amis le pressent de rester dans le monde et font passer devant lui tout cet avenir comme une éblouissante vision. Mais Dieu en fait passer une autre. Il fait passer devant ses yeux l'image de son Église désolée, et Charles n'hésite pas. Il ira au devant de l'Église comme Véronique au devant de son Maître, il essuiera sa face poudreuse, maculée et ensanglantée. Il sera

prêtre, c'est-à-dire l'homme de la gloire de Dieu et du bonheur des hommes.

Mes Sœurs, Dieu a créé toutes choses pour sa gloire, et c'est faute de connaître ce premier principe que tant d'hommes, d'ailleurs instruits, sont incapables d'apprécier la noblesse et l'excellence de l'état sacerdotal. Le prêtre existe avant tout pour honorer Dieu, et ses deux moyens principaux pour réaliser cette fin sublime, c'est de prier et de souffrir. La prière et l'immolation de soi-même, l'esprit d'oraison et de sacrifice, voilà les deux éléments du sacerdoce, et c'est par là que toute âme chrétienne et surtout religieuse participe au sacerdoce.

Ecce sacerdos magnus! Voilà un prêtre qui fut grand. Oh! comme notre Charles s'est bien acquitté de la première fonction du prêtre. Y eut-il jamais un plus grand homme d'oraison que lui? Sa prière était, on peut le dire, sans intermittence. Quoi qu'il entreprît, d'abord et avant tout il pria et faisait prier. L'oraison étant le canal par lequel il faisait passer tout le reste, tout coulait de son oraison comme de sa source, et l'application constante à tous ses devoirs et le courage pour en surmonter toutes les difficultés. Jamais il ne passait devant une église sans y entrer. Son repos était d'exhaler son âme devant le Saint-Sacrement. O entretiens sacrés des saints avec Dieu, contemplation prolongée, larmes brûlantes, qui nous dira vos secrets? La plus belle partie de la vie des saints, mes Sœurs, n'est pas celle qui se voit, c'est celle qui ne se voit pas, qui se passe entre eux et Dieu, mais on en voit

les effets dans leur vie consacrée tout entière à la gloire divine et au salut des âmes.

Mais ce n'est pas assez de la prière pour honorer Dieu, il faut y joindre le sacrifice. « Le sacerdoce, a dit Lacordaire, est une immolation de l'homme ajoutée à celle du Christ. » Charles Démià l'avait compris, et de son ordination sacerdotale à son dernier soupir, sa vie ne fut qu'un sacrifice.

Je ne parle pas de ses courses à travers l'immense diocèse de Lyon qui s'étendait alors des frontières de la Savoie à celles de l'Auvergne, bravant les ardeurs du soleil ou la pluie ou le froid glacial qui le pénètre : qu'est-ce que tout cela pour lui ? Je ne parle pas non plus de sa santé chétive et toujours chancelante, de ses maux de tête crucifiants et de ses accès de fièvre qui le minaient : il les regardait comme des grâces. Je passe même sous silence ses mortifications et ses veilles. Ce ne sont pas là les plus amères des souffrances. La souffrance poignante après tout, ce n'est pas de ne pas s'approcher du feu pendant l'hiver, de faire maigre chère et de coucher sur la dure, c'est de prodiguer le dévouement et de rencontrer l'ingratitude, c'est là le grand supplice de l'amour. Il a fait défaillir Jésus à Gethsémani, et si jamais vous l'avez subi, vous savez bien qu'il n'en est pas de plus douloureux.

Ce supplice, Charles Démià l'a connu. Poursuivant avec ardeur la réforme du clergé, l'extirpation de l'hérésie, l'expulsion dans le grand séminaire et dans les écoles qu'il avait fondées des candidats et des maîtres indignes ou incapables, il ne pouvait pas ne

pas rencontrer au bout de son dévouement l'aversion et la haine des méchants. On l'insulte, on le tourne en dérision, on l'accuse auprès de l'Archevêque, et comme on ne peut triompher de lui par la calomnie, on en vient comme toujours à la violence et on attende à sa vie. Charles Démia souffre tout sans se plaindre, il prie et il offre ses souffrances et sa vie pour ceux-là même qui ont voulu l'immoler.

Mais ce n'est pas encore là la suprême épreuve. Il fallait pour être conforme en tout à Jésus-Christ, qu'il fût abandonné de ses disciples les plus chers. Les meilleurs d'entre eux, leur chef même, qu'il avait réunis, formés et nourris avec tant d'amour pour le seconder et lui succéder dans la grande œuvre de sa vie, les « petites Écoles » l'abandonnent les uns après les autres. Ici encore Charles Démia adore la volonté divine et se soumet. Reconnaissons là le prêtre qui, pour glorifier Dieu davantage, se fait, à l'image du Christ, une hostie vivante et pure, passée au feu de l'immolation : *Ecce sacerdos magnus*.

Et maintenant, est-il nécessaire de vous montrer longuement qu'après avoir ainsi glorifié Dieu par la prière et le sacrifice, Charles Démia a réalisé la seconde fin du sacerdoce, procurer la félicité de ses frères ? Les prières et les souffrances du prêtre retombent en bénédictions sur la société. L'être le plus utile est celui qui prie et s'immole. Les hommes s'agitent, ils forment mille combinaisons, et ils croient que le monde est redevable à leur habileté de cette paix telle qu'elle que Dieu nous laisse. Ah ! le Seigneur sait

bien leur montrer que leur habileté n'y est pour rien, et d'un souffle il renverse leur prétendu ouvrage. Une âme qui prie et qui s'immole a plus de pouvoir pour la paix des peuples que tous les politiques ensemble.

Voyez cependant Charles Démia à l'œuvre dans le diocèse de Lyon dont il est le visiteur et le promoteur.

Quel spectacle que celui qui s'offrit à lui à son arrivée à Lyon. Des églises en ruines, un clergé faible ou déjà perverti, un peuple ignorant qui viole ouvertement les lois divines et humaines.

A ce spectacle Charles Démia pleure, mais il ne se décourage pas, il se met aussitôt à l'œuvre. Je ne le suivrai pas dans ce travail de résurrection. Il faudrait des heures pour dire les efforts de son zèle et de sa charité, pour subvenir à tous les besoins et du corps et de l'âme et du clergé et des fidèles. Ne nous étonnons pas après cela que bientôt le diocèse de Lyon change de face. La digue qui arrêta les flots de mort, le canal par lequel Dieu déversa les flots de vie, ce fut le zèle de Charles Démia. *Ecce sacerdos magnus!* Celui-là fut vraiment un grand et saint prêtre.

De ce zèle et de cette charité, l'œuvre la plus importante et la plus admirable est restée toujours aussi vivante et aussi grande. Cette œuvre, c'est vous, c'est l'Institut des Sœurs de Saint-Charles.

II

Pénétrons maintenant dans l'âme de Charles Démia pour y découvrir la forme spéciale de sa sainteté, la

voie spirituelle qui fut la sienne et qui doit être la vôtre, mes Soeurs. Il vous l'enseigne par son exemple et les écrits qu'il vous a laissés. En la suivant vous vous élèverez à cette haute perfection qui fut la sienne, et vous réaliserez l'idéal que votre vénéré Père a voulu pour ses Filles.

Charles Démia est un des plus illustres représentants de cette école de spiritualité, gloire de la France au XVII^e siècle, qui fit renaître et germer partout la véritable vie spirituelle selon l'exemple et la doctrine de saint Paul. Vie spirituelle essentiellement christocentrique, c'est-à-dire ayant pour centre et objet vital le Verbe incarné, mais théocentrique aussi c'est-à-dire allant au Père et à la Trinité sainte par le Christ, vie spirituelle qui conduit logiquement et aboutit infailliblement au culte du Sacré-Cœur et à la dévotion à la Très Sainte Vierge.

Charles Démia fut le disciple fidèle des maîtres de cette école, des saint Jean Eudes, des Bérulle, des Olier, des Hurtevent, qu'il priait et honorait comme des saints et comme ses modèles.

En effet, à peine sorti du monde, il fait de Notre-Seigneur le point d'orientation de son âme. Sa devise est celle de saint Paul : « *Mihi vivere Christus est, ma vie c'est le Christ.* »

Mais docile aux leçons de son Maître, Monsieur Olier, Charles ne s'arrête pas à ce qu'on peut appeler la vie extérieure, historique de l'Homme-Dieu. Subjacente à cette vie extérieure, ainsi qu'une nappe d'eau sous le gazon, il en est une autre, intime, mystérieuse, dont

la première n'est qu'une faible efflorescence et le pâle rayonnement. C'est la vie intérieure de Jésus, vie toute spirituelle, toute cachée. Ce qu'il y a de plus grand, de plus saint dans le Christ, ce ne sont point ses actions, c'est son âme : pensées, affections, vouloirs, contemplation, religion, adoration, louanges, abandon, amour. « La vie intérieure de Jésus-Christ, dit M. Olier (*Catéchisme chrétien*, I^{re} p., leç. 1), consiste dans ses dispositions et ses sentiments intérieurs ; par exemple dans sa religion envers Dieu, dans son amour envers le prochain, dans son anéantissement par rapport à soi-même, dans son horreur pour le péché et dans sa condamnation du monde et de ses maximes. »

C'est à contempler, à reproduire cette vie intérieure de Jésus que Charles Démia s'appliqua de toutes ses forces. « Il s'attacha par-dessus tout, nous dit son meilleur biographe, à étudier l'intérieur sacré de Jésus. Ce fut dans la contemplation de ce divin exemplaire qu'il apprit à mourir à lui-même par une continuelle abnégation et à offrir tous les jours à Dieu de nouvelles victimes, en s'adonnant à la pratique de l'humilité, de la mortification et de l'obéissance. Joignant ainsi l'imitation à la contemplation des vertus de Jésus-Christ, il se revêtit de son divin intérieur, il prit peu à peu ses vues, ses sentiments, ses inclinations, son esprit, il se rendit de plus en plus semblable à ce divin modèle. » Ainsi parle son biographe.

Or l'imitation, c'est l'amour, l'amour dans son ultime aboutissement, l'amour dans son plein épanouissement, l'amour dans sa forme la plus belle, son expres-

sion la plus vivante, son fruit le plus divin et le plus savoureux. Jugez de l'amour qui consumait le cœur de votre Père à son souci constant d'imitation du Sauveur. Il est nommé Promoteur du diocèse de Lyon ; il prend aussitôt cette résolution : « Je tâcherai d'adorer fréquemment Jésus-Christ grand Promoteur de la gloire de Dieu son Père, m'étudiant à mouler ma conduite sur la sienne. Je m'unirai souvent à Lui, pour qu'Il me communique son esprit, afin qu'en Lui, par Lui et pour Lui, je puisse procurer avec humilité et avec zèle l'avancement du clergé. » Et il fait cette belle prière : « Divin Jésus, premier et grand Promoteur de la gloire de votre Père, je me donne à vous, afin que vous me revêtiez de votre Esprit et que vous m'embrasiez de ce zèle divin qui a dévoré votre Sacré-Cœur. »

Jésus ! Il le voit dans son Archevêque, il le voit dans ses confrères, dans les malades, dans les pauvres, dans les enfants, et c'est là, sachez-le bien, toute l'explication des actes héroïques d'humilité, de douceur, d'obéissance, de charité, de zèle qui remplissent sa vie. Que dis-je ? la contemplation de Jésus accompagnait ses actions les plus ordinaires. S'asseyait-il à sa table plus que frugale, il songeait que le Sauveur n'avait trouvé dans sa faim extrême que des feuilles de figuier et que, dans l'ardeur de sa soif, on ne lui avait présenté que du fiel et du vinaigre. Cette vue le confondait, et faisait qu'il ne donnait point de relâche à sa mortification. Dans l'ardeur de son amour il s'écrie : « Quand sera-ce que j'aimerai l'humiliation comme mon Sauveur l'a aimée ? Quand sera-ce que

je ferai consister ma joie, mes délices et tout mon bonheur à être méprisé et avili, à me voir rassasié d'opprobres pour l'amour de Lui, comme Il l'a été Lui-même pour l'amour de moi ? »

Mais pénétrons plus avant encore dans cette vie intérieure de Charles Démia, vie toute d'amour de Jésus et d'imitation de Jésus par amour.

Nous l'avons vu : contempler pour la reproduire la vie intérieure de Jésus, c'est toute celle de votre Père. Or dans l'intérieur de Jésus, il y a une disposition qui en constitue l'état foncier : c'est la soumission amoureuse universelle à son Père. Rien en Jésus qui n'ait été inspiré par l'obéissance. Toute sa vie tient dans un *Fiat* d'adoration et d'amour. Eh bien ! étudiez la vie de votre Fondateur, et vous constaterez qu'il s'est constamment appliqué à reproduire en lui ce qu'il y a de plus profond, de plus universel, de plus saint en Jésus : sa soumission à Dieu. Quand il est élevé aux charges les plus honorables, il se rassure en se donnant le témoignage qu'il ne les a pas cherchées, et qu'il ne les remplit que par obéissance, pour faire la volonté de Dieu. Volonté de Dieu, oui, mais toujours, dans son amour pour Jésus, accomplie avec les intentions de Jésus : la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dans les trente-trois ans de la vie de Jésus, rien, absolument rien qui n'ait été un rayon de gloire trinitaire et un instrument de salut universel. Et c'est la fin sublime que Charles Démia assigne à sa propre vie. Jusque dans l'œuvre qui fait sa gloire aux yeux des hommes même incroyants, et qui le classe au rang des grands

bienfaiteurs de l'humanité, ce qu'il a considéré, c'est ce qu'il vous engage, mes Sœurs, à considérer vous-mêmes quand il vous dit : « Pensez souvent que la fin principale des écoles est d'aider les jeunes âmes à conserver l'innocence baptismale, et la moins principale de les instruire aux bonnes lettres humaines. »

III

Il est aujourd'hui des hommes d'intelligence et de cœur qui, outrés de l'injuste oubli où est restée ensevelie trop longtemps la grande figure de Charles Démià, veulent lui faire rendre enfin l'honneur qui est dû à ce génie bienfaiteur du peuple de France. Honneur à ces hommes, ils accomplissent une œuvre de justice et de vérité. Mais n'en doutez pas, mes Sœurs, il est un honneur infiniment plus cher et plus doux à son cœur, que tous ceux que pourront lui rendre nos contemporains. Cet honneur c'est de voir ses Filles bien-aimées marcher dans la voie d'amour et d'imitation de Jésus qu'il vous a tracée.

A son exemple, que Jésus soit le point d'orientation de votre âme, votre centre d'attraction, d'illumination et d'amour. Mettez, vous aussi, le cap sur Notre-Seigneur, vers Lui aiguillez toute votre vie de piété, d'étude et d'activité physique et morale. Placez le Christ dans votre esprit, votre cœur, votre volonté, votre vie tout entière. Quelle que soit votre situation, votre emploi, vos occupations, efforcez-vous de repro-

duire en vous l'âme de Notre-Seigneur, ses vertus, immenses, profondes et son état de sainteté, état d'adoration, de religion, d'abandon, de faire vôtres ses pensées et ses affections.

Variée à l'infini quant à ses actes intérieurs et ses œuvres extérieures, la vie de Jésus se concentrait et s'unifiait dans la simple soumission à Dieu. Faisant mille choses différentes, Jésus en réalité n'en faisait qu'une : la Volonté du Père. Comme Jésus, donnez à votre vie le fondement indestructible et le cadre infrangible de la Volonté de Dieu. Peu importe dès lors, d'être ici ou là, de faire ceci ou cela. L'unique nécessaire c'est d'être là où Dieu veut que nous soyons et de faire ce que Dieu veut que vous fassions. Pouvoir dire comme Charles Démia : J'imite Jésus, je fais la volonté du Père, quelle allégresse de cœur, quelle assurance de perfection !

Mais attention ! Volonté de Dieu, oui, mais, toujours à l'exemple de votre Fondateur, accomplie avec les intentions mêmes de Jésus. La qualité d'une vie, sa vulgarité ou sa noblesse, sa scélératesse ou sa sainteté, dépend de son orientation, du but auquel l'existence est asservie. Ce qui importe c'est moins ce qu'on fait que la façon dont on le fait et le motif pour lequel on le fait. Tel qui fut un héros aux yeux de l'humanité, devant Dieu n'était qu'un misérable. Que de célébrités seront au jour du Jugement déboulonnées de leur piédestal ! Laver la vaisselle, balayer un corridor, ramasser un brin de paille : œuvre divine et immortelle peut-être. Tout dépend de l'envergure de l'intention.

Or l'intention de Jésus, vous la connaissez, c'était la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est cette intention divine qui a animé toute la vie et la prodigieuse activité de votre Père Charles Démià. Qu'elle anime aussi la vôtre.

Ainsi vous serez fidèles à la recommandation du Saint-Esprit : *Honora patrem tuum...* Vous honorerez votre Père par l'imitation de sa vie intérieure, de sa sainteté, et vous en aurez la récompense « Sa bénédiction descendra sur vous et y reposera à jamais ».

O vénéré Charles Démià, bénissez, en effet, vos enfants réunis à vos pieds. Par cette voie d'amour et d'imitation que vous avez suivie le premier, conduisez-les sur vos traces jusqu'à la gloire céleste que vous avez conquise, et que par elles se réalise leur magnifique devise : Que le Cœur de Jésus soit loué en tout lieu !

Ainsi soit-il.

Sermon de M. le Chanoine ODIN,

Supérieur des Missionnaires diocésains.

le 6 octobre 1937.

Charles Démia : Un saint prêtre et un grand homme.

Evangelizare pauperibus misit me.

Mon Dieu veut que je sois le prêtre
de ses pauvres.

(Luc., IV, 18.)

MES RÉVÉRENDÉS MÈRES,

MES SŒURS,

MES FRÈRES,

Il y a aujourd'hui trois cents ans et trois jours exactement que Charles Démia vint au monde à Bourg-en-Bresse, vers cinq heures du soir. La Bresse, la Dombes et le Bugey faisaient alors partie, et pour longtemps encore, de l'immense diocèse de Lyon. Le nouveau-né, enfant de ce diocèse, sera prêtre de ce diocèse, avant de résider vingt-cinq ans à Lyon même

et d'y mourir. Ne voyez donc pas en lui un membre importé d'un autre clergé : du point de vue diocésain Démia est nôtre, par sa naissance, par sa famille, par son éducation, comme il le sera par son ministère et notamment par son œuvre scolaire.

Il naissait dans ce que nous appellerions de nos jours la grande bourgeoisie. Son père, en effet, par son intelligence, son caractère et les services rendus, s'était élevé au poste de secrétaire, et autant dire de fondé de pouvoirs, du marquis lieutenant général du Roi pour la Bresse et la région environnante ; il devait remplir les mêmes fonctions plus tard au service du maréchal de France, vice-roi de la Catalogne. Sa marraine était fille du baron bailli de la Bresse et gouverneur de la ville de Bourg. Mais Charles perdra son père à sept ans, sa mère à huit, et son jeune frère à dix. Seul au monde et encore enfant, il eut dans son malheur cette chance qu'une sœur de son père le voulût bien élever avec grand soin et gérer sagement sa grande fortune. C'est un exemple de ces cas où l'on voit une tante se faire une mère, sauver providentiellement le débris d'une famille et réserver tout l'avenir.

Charles fit à Bourg de très bonnes « humanités » au collège des Pères Jésuites — c'est aujourd'hui le lycée. Puis il étudia le Droit, ce qui est *ad omnia utile* quand on hésite sur sa carrière, et une fois docteur il prit encore le temps de la choisir. Mais sa vocation naissante allait choisir pour lui ; en 1660, dans sa vingt-troisième année, il entra au séminaire Saint-Irénée de Lyon, d'où au bout de quelques mois il passa

dans celui de Saint-Sulpice à Paris. Ordonné prêtre avant ses vingt-six ans, il se prépara deux mois à célébrer sa première messe, et la célébra enfin, devinez où ? dans la chapelle du Mont Saint-Michel. Ce n'est pas là, vous le pensez bien, une fantaisie de jeune prêtre riche, mais c'est une idée de pieux poète. J'aime ce choix d'un îlot lointain, pour y dire une première messe, à mi-chemin entre le ciel et l'eau, sans attache apparente à la terre, après deux mois de scrupule et de recherches. Il a bien le droit de s'offrir ce luxe d'une romanesque solitude, celui qui ne sera plus jamais seul, mais deviendra, deux siècles avant un autre grand Lyonnais, un prêtre littéralement « dépouillé » pour les pauvres, un prêtre à la lettre « mangé » par les enfants des pauvres. Et puis un grain de poésie, l'attrait du bel art et de la belle nature pour décor de l'acte le plus céleste de ce monde, l'horreur du banal autour d'une première messe, rien de cela ne déplaît chez un jeune prêtre, mais tout cela prouve la piété et y ajoute de la grâce. Chose étrange, dans la vie entière de ce prêtre des pauvres et des enfants, vous ne trouverez plus un seul trait qui rappelle le choix du Mont Saint-Michel, mais au contraire la soumission à la dure prose du devoir d'état, une prose qu'il alourdira d'austérité, qu'il assombriera d'abnégation. La poésie sera dessous pourtant, la poésie ne déserte pas une âme, c'est elle qui transfigure la prose et permet de la porter, car ne croyez-vous pas, mes Frères, que dans tout grand homme d'action, dans tout saint Fondateur, il y a

un poète qui n'est pas mort jeune, qui ne pouvait pas mourir, et qui a transposé en action, qui a réalisé en invention sociale sa poésie intérieure ? Le saint ni le héros ni l'homme de génie ne se peuvent concevoir sans une constante poésie dans l'âme, sans un culte du rêve, sans une étoile, une fleur dans le cœur, sans un état tout lyrique et divin. Le geste du Mont Saint-Michel a cette importance d'ouvrir un instant la porte sur le sanctuaire intime de M. Démià.

Il passe les premiers mois de son ministère à évangéliser quelques paroisses du Poitou, de la Touraine et du Berry. Il a pour compagnons de jeunes prêtres comme lui, qui sans doute catéchisent au passage plutôt qu'ils ne prêchent et missionnent ; ils n'ont, en effet, de préparation que les « catéchismes » d'hier à Saint-Sulpice, et cet emploi de leurs premières vacances ne semble pas avoir été du service commandé. Mais ces randonnées de chemineau du bon Dieu inaugurent pour Démià un quart de siècle d'allers et de retours, de visites et de voyages à travers notre diocèse, et notamment sur ce plateau de la Dombes que vous ne pourrez plus traverser sans penser à lui. Ce pays des étangs, au renom médiocre, si vous songez à M. Vincent qui en a sanctifié un secteur, à M. Démià qui les aborde tous, à M. Vianney qui fera du plus petit, petit jusque dans le mot, une paroisse mondialement connue, ce plat pays prend soudain du relief dans la géographie de la sainteté.

A Bourg, sa ville natale, Charles Démià commence par s'occuper des pauvres. Il est riche, mais ils sont

légion et il va se faire progressivement pauvre à les secourir. Il lui arrivera de donner son manteau, et une fois sa chemise, et ce ne sera pas une façon de parler. Bien vite on l'appelle l'ami des pauvres, le nourricier des pauvres, vous ajoutez : et des enfants. Mais il faut dire : des enfants pauvres, des enfants des pauvres. Je crois fort que c'est l'amour des pauvres qui l'a conduit à l'amour des enfants du peuple, lesquels étaient bien les plus pauvres, surtout à cette époque, étant les plus faibles, les plus ignorants, les plus dépendants, et qui avaient devant eux leur longue destinée de pauvres, de l'enfance à la tombe. Quoi qu'il en soit, l'histoire note d'abord ses libéralités aux indigents de Bourg et de la Bresse : il les recherchait, les visitait, inscrivait leur nom, leur adresse, leurs besoins, s'enquérail de tout, et leur portait à domicile des secours en nature, des dons appropriés. Précurseur déjà en cela, car ce sera la méthode d'Ozanam et des Conférenciers de Saint-Vincent de Paul. La charité est la meilleure des choses, dont il ne faut pas faire une mauvaise, en jetant l'aumône au hasard, au petit bonheur, en associant la paresse à la bienfaisance. Le bien est difficile à faire, plus que le mal, et se dépouiller est louable, mais que ce soit pour vêtir. La façon de donner vaut deux fois ce que l'on donne, quand c'était bien ce qu'il fallait donner. Et l'autre façon ne manquait pas non plus à ce grand généreux, la manière humble et chrétienne : il aimait les pauvres « pauvrement », comme faisait et disait son contemporain Blaise Pascal. Il les aimera toujours

ainsi, gardant sagement de quoi donner jusqu'à la fin, diminuant sa fortune sans l'anéantir tout à fait et administrant toujours avec scrupule cette réserve qui était le bien des pauvres. Mais il est très vrai que sa charité va bientôt se spécialiser, non pas se restreindre, mais se faire plus intense sur un point principal qui en sera le centre, non pas le tout. Aussi bien la vie est courte, il faut choisir, il faut faire une œuvre ; or bâtir demande un but et un plan précis. Charles Démiá choisit l'assistance aux enfants des pauvres, le dévouement aux enfants du peuple, mais il les verra toujours sous l'angle de la pauvreté, matérielle, morale, scolaire, et toutes ses inventions d'enseignement ne feront après tout que secourir de la misère, la plus grande, celle des petits. Au surplus regardez ses armoiries : un cœur d'or, avec au-dessous ces paroles des saints Livres : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Ces paroles sont dans l'Évangile de saint Luc qui les rapporte, mais elles y sont une citation d'une prophétie d'Isaïe, où c'est le Messie lui-même qui parle. C'est le passage que Jésus, en Galilée, à Nazareth même, dans la synagogue de chez lui, un samedi, fut amené à commenter en public. On lui remit le texte de la Loi ouvert à cet endroit, ou qui s'ouvrit à cette page. Guet-apens ou hasard, le passage scandalisait les Pharisiens qui n'attendaient pas un Messie penché sur les pauvres, mais un vengeur de la race, un conquérant. Le commentaire redoubla leur scandale ; encore ignoraient-ils que c'était le Messie en personne qui venait d'interpréter le Messie. De ces paroles, un jour,

un disciple de ce Messie devait faire sa devise, son programme, sa vie.

Préparé par une année de charité à l'endroit de tous les pauvres, M. Démia — on ne disait pas M. l'Abbé, mais Monsieur, M. Vincent, M. Olier, M. Hurtevent, — donc M. Démia va se consacrer particulièrement aux enfants de Bourg et de la région. Il se fait catéchiste de nouveau comme à Saint-Sulpice, comme en Touraine. Voyez bien qu'il commence toujours par là où il est, par ce qu'il sait. Il était riche, il donne à ses compatriotes pauvres ; il sait faire le catéchisme, il fait le catéchisme à Bourg et dans les environs immédiats. Il n'a pas de grands projets préconçus, il n'impose pas de théorie aux choses ; mais de la réalité abordée, connue, éprouvée, naîtra son projet, poussera son système, comme un arbre monte de la terre et fait ses branches une à une, par saisons. L'idée de son arbre scolaire, si harmonieusement organisé par la suite, l'idée première lui est venue précisément de ces catéchismes individuels aux enfants, qui lui révélèrent leur ignorance lamentable et le degré d'abandon où ils gisaient à tous points de vue, instruction, éducation et religion. Une ignorance abécédaire à peu près générale, une non moins générale insouciance religieuse, partant une absence effrayante de moralité, tel était le constat, avec le danger social et surnaturel qu'il comportait. Or M. Démia va observer ce danger sur une plus grande échelle, à Lyon, ville de 70.000 habitants alors, non plus de 6.000 comme Bourg. Il y vient au cours de l'année

1664, donc dès l'âge de vingt-sept ans, après une année seulement de prêtrise, et il a vingt-cinq ans à peine à y vivre, à y travailler, à y inventer, sans cesser de sillonner sa Dombes et sa chère Bresse, et de revenir à Bourg maintes et maintes fois.

Ses fonctions d'ailleurs l'y rappelleront régulièrement. Dès la trentaine de son âge, il est revêtu d'honneurs et comblé de charges, mais il ne voit que les charges, qui lui font accepter les honneurs sans les voir. Il est nommé archiprêtre de Bresse, visiteur de Bresse, Dombes et Bugey, enfin promoteur général de l'Archevêché de Lyon. Autant dire vicaire général archidiaque, avec les pouvoirs d'une sorte de légat diocésain. Fonctions qui le mettent en contact de plus en plus étroit et quotidien avec l'enfance, son ignorance et sa dépravation. C'est donc d'urgence un apostolat scolaire qui s'impose : il l'entreprend sans délai, avec toutes ses forces, tout son cœur, et tout son talent qui tournera à une sorte de génie. L'un de ses biographes, spécialiste en pédagogie officielle, prononcera le mot de génie, et le mot de grand homme. Il mourra au lendemain de la cinquantaine, épuisé d'avoir parcouru vingt ans un diocèse immense, dans l'état des communications d'alors. Épuisé aussi d'avoir pensé, médité, prévu, imaginé, créé, organisé, complété, animé, lancé, alimenté et soutenu. On ne meurt pas seulement d'usure physique à la longue, il arrive aussi qu'on tombe prématurément par surmenage intellectuel. Démia portait en lui les deux germes de mort, auxquels il faut joindre peut-être le surmenage

du cœur, l'usure par tendresse et charité d'une âme sensible et vibrante aux misères d'autrui. Aimer est terriblement usant ; souffrir avec les pauvres, prendre sur soi leurs soucis en surcharge des siens, c'est l'entreprise qui mène au tombeau ces lutteurs eux-mêmes, un Vincent de Paul, un Curé d'Ars, un Père Chevrier, une Pauline Jaricot. Démia fut l'un d'eux, il dépensa en moins de temps qu'eux ce cœur d'or qu'il avait mis dans ses armes et que Dieu lui avait mis dans la poitrine, il le dépensa sans compter à force d'appliquer une devise qui était gravée dans ce cœur plus nette encore que dans ses armes : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Telle est, mes Frères, réduite à un schéma, la belle vie, la charitable vie de Ch. Démia. Et voici son œuvre principale, l'organisation, à cette date, une douzaine d'années avant l'œuvre de J.-B. de la Salle, l'organisation à Lyon et dans la région lyonnaise, de l'enseignement primaire en France, ni plus ni moins. Comment serait-ce plus ? mais ce n'est pas moins, et si je dis : en France, c'est parce que le pays lyonnais, du Bugey au Forez, est un beau morceau de la France du xvii^e siècle, et aussi parce que cette organisation fut copiée au loin, de l'aveu de son auteur, ou même amorcée par lui à Toulon, à Grenoble, à Châlons-sur-Marne, et même à Reims, patrie de J.-B. de la Salle. Par enseignement primaire j'entends, avec l'instruction rudimentaire des enfants du peuple, leur éducation morale et religieuse, et chacun voit dès lors que ce programme déborde de 100% celui du laïcisme scolaire

actuel, qui n'a souci que d'instruction et qui, même sur ce domaine étroit, n'a pas atteint à la richesse des idées et des méthodes de l'étonnant précurseur Charles Démia. Si le génie a pour mesure la nouveauté de la trouvaille, et la longue patience d'une exécution elle-même perpétuellement inventrice, et la solide codification d'un système fondé en raison et cimenté d'expérience, il faut décerner à cet homme, et on l'a fait, le titre de grand homme, d'homme de génie. Il était aussi un très saint prêtre, et ceci déborde cela, c'est-à-dire le contient et le dépasse. Mais que son génie d'éducateur et d'organisateur ait eu pour source ou pour ressort son zèle de prêtre, ni le génie ni le zèle n'y ont perdu quoi que ce fût, mais le prêtre trouvait sa matière dans une alliance où l'inventeur puisait son courage surhumain.

Décrire l'œuvre propre de M. Démia, exposer son organisation de l'enseignement primaire et le fonctionnement de ses « petites écoles » — entendez : non pas écoles minuscules ou modestes, mais écoles pour petits enfants du peuple, garçonnets et fillettes — décrire cette œuvre dans le détail serait faire du paradoxe d'un bout à l'autre ou s'en donner les airs, tant on semblerait parler du xx^e siècle au lieu du xvii^e, M. Démia ayant prévu et appliqué les derniers perfectionnements dont nous sommes si fiers : œuvres scolaires, parascolaires et post-scolaires ; école publique, gratuite, obligatoire ; collaboration des parents d'élèves, cantines d'école ; carnet médical et dépistage des contagieux ; méthodes abécédaires concrètes,

l'instruction par le jeu comme dans nos jardins d'enfants, procédés d'émulation et d'entraide des élèves, les premiers d'une classe secourant les retardataires et suppléant le maître ; cours d'adultes, orientation professionnelle, offices de placement ; travaux manuels, cours ménagers ; écoles normales d'instituteurs et d'institutrices ; programmes, horaires, sanctions... Je mets exprès sur les principales idées et réalisations de *Démia* les noms modernes correspondants, mais je n'y ai point de peine, ce sont les mêmes choses, et parfois, il a trouvé avec la chose le mot, qu'on a repris sans le savoir, parce que c'était le bon. Je me contente de cette énumération, faute de temps et parce qu'un éloge funèbre n'est pas une étude spéciale, mais déjà vous voyez que c'est à ne pas croire à une si précoce, si complète, si logique germination, organisée à la façon d'un bel arbre et sortie d'une même tête, branche par branche, en l'espace de vingt ans. Que de choses manquaient, que de lacunes il a comblées, que de merveilleuses trouvailles la Révolution emportera, que de détails on ne pourra, on ne saura pas ressusciter, et que de temps il faudra pour reconstituer orgueilleusement ce que l'ignorance du précurseur permettra d'appeler nouveautés, et cela à coups de milliards, et cela pour des fins politiques, et cela contre l'Église, quand tout cela un homme d'Église l'avait inventé et réalisé pour le vrai bien du peuple et le salut éternel des enfants!... Le mot de Gabriel Compayré sur *Démia* est la vérité même : Cet homme a droit à une revanche de l'Histoire.

La revanche a commencé par l'ouvrage de ce Compayré. Elle a continué par maintes publications, notamment par le tout récent et tout lumineux opuscule du chanoine Rynois. Elle se poursuit par le souci présent de marquer glorieusement à Lyon et à Bourg le 3^e centenaire de la naissance d'un grand homme qui de surcroît fut un saint prêtre, ou plutôt d'un saint prêtre que son zèle orienta vers le génie. Étrange destin des gloires et des œuvres, même les plus hautement sociales : le nom de J.-B. de la Salle a survécu, celui de Charles Démia s'est éteint. La Salle est populaire, et c'est justice ; Démia ne l'est pas encore, et l'injustice est grande. Seuls quelques érudits savent que le pionnier c'est lui, l'inventeur, le précurseur c'est lui. De son cerveau, de son cœur, de ses mains, de vingt années de réflexions et d'expérience est sorti un système pédagogique entier à l'usage des petits enfants du pauvre peuple. Il n'en est pas sorti pour entrer dans un livre, dans un herbier pédagogique, au titre d'un système de plus, signé Rabelais ou Montaigne ou Démia ou Fénelon ou Rousseau, mais bien pour entrer dans la vie tout de suite, dans l'action, dans la société au fur et à mesure de ses bienheureuses conséquences. Système qui s'est enrichi et complété sous le contrôle de l'expérience, à l'appel des réalités, système vivant parce que vécu et fait pour la vie, et qui a donné ses preuves par l'établissement de 16 petites écoles dans Lyon, sœurs ou filles de la toute première, celle ouverte le 9 janvier 1667 au quartier de Saint-Georges, et par l'établissement

d'autres écoles dans le diocèse et au delà, et d'un séminaire de maîtres chrétiens, et d'un séminaire de chrétiennes institutrices. Ce dernier, placé comme l'autre sous le vocable de saint Charles, est seul survivant, mais il est reconnaissable dans sa forme première, encore que la charité inventrice des Filles de M. Démiat ait enrichi leur mission originelle de plus d'une autre forme de dévouement.

C'est vous, mes Sœurs, qui plus que quiconque, j'allais dire qui seules, avec la ville de Bourg, aviez le droit de prendre l'initiative de la célébration d'un si glorieux centenaire. Bourg va fêter son enfant, vous fêtez votre père, tout Lyon devrait fêter l'une de ses plus pures gloires. C'est à Lyon qu'il a donné son œuvre, et par Lyon à la France ; votre Institut, mes Sœurs, en est le seul témoignage vivant ; sans lui on pourrait dire que le pays et cette cité même ont laissé tomber le brevet d'une des plus admirables inventions. Et c'est à Lyon qu'il est mort, dans sa petite maison d'Ainay, d'où on l'avait porté à Fourvière à cause de l'air meilleur, mais où il se fit ramener pour expirer très saintement, à l'âge de cinquante-deux ans et vingt jours. Il fut inhumé sur son désir auprès de cet autre saint prêtre, son confesseur et conseiller, M. Hurtevent, premier supérieur du séminaire Saint-Irénée, honneur de la Compagnie de Saint-Sulpice. Seize cents enfants des écoles suivirent ses funérailles, et trois semaines plus tard un nouvel office funèbre réunissait les mêmes enfants, mais tous vêtus cette fois d'un même habit de bon drap dont il avait fait

cadeau à tous par testament, avec une pièce de monnaie pour chacun et une miche de pain. Suprême aumône de l'ami des pauvres à ses pauvres enfants ; il leur avait donné tellement davantage de son vivant, il leur avait fait une âme par la foi, un esprit par l'instruction, une conscience par la vertu, un cœur par la grâce, il leur avait donné la clef du ciel, qui est la vie chrétienne. Ainsi que le voulaient la Providence et sa vocation et sa devise illustrée d'un cœur d'or, il était venu apporter la bonne nouvelle aux pauvres et spécialement aux enfants des pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Amen.

Une belle initiative lyonnaise d'éducation populaire
sous Louis XIV :

Charles Démia et les « petites écoles ».

Conférence de Mgr LAVALLÉE,

Recteur des Facultés catholiques de Lyon,

le 7 octobre 1937.

Charles Démia est né à Bourg le 3 octobre 1637 ; il est mort à Lyon, le 23 octobre 1689, à cinquante-deux ans. Par conséquent, toute son œuvre scolaire commencée en 1666, se place sous le règne de Louis XIV.

Ce nom n'évoque pas une époque gothique ; et personne ne pensera qu'il n'y eût rien à Lyon alors, pour l'instruction des enfants. Lyon était une ville de 100.000 âmes, très active, très cultivée. Les plus beaux monuments dont elle est fière, l'Hôtel de Ville,

la somptueuse façade du Palais Saint-Pierre, sur la place des Terreaux, Saint-Nizier, l'Hôtel-Dieu — je ne parle pas d'Ainay et de la cathédrale — étaient là déjà ; et la place Bellecour plantée de tilleuls et de marronniers était dès lors la promenade favorite des Lyonnais et le terrain d'élection des enfants.

I

Il y avait à Lyon un public cultivé, et, par conséquent, qui avait reçu une éducation littéraire. Quand nous parlons de la création des petites écoles par Demia, nous ne parlons certes pas de la création de l'école ; elle existait depuis longtemps. C'est le 19 décembre 1607 que les Jésuites avaient posé la première pierre de leur collège de la Trinité, sur les plans d'Étienne Martellange. Ce collège ne suffit bientôt plus à leur clientèle ; et il fallut avoir, pour le quartier de Saint-Jean, une annexe, que les générosités d'une chrétienne bailleuse de fonds, M^{me} de Chevrières, née de Gadagne, permirent de réaliser, sur la place du Petit-Collège, comme on l'appela désormais. Et l'on est suffisamment édifié sur l'ardeur intellectuelle qui régnait dans ces deux établissements, quand on sait que Louis XIV, de passage en 1658, y entendit discourir en douze langues. D'autre part, les Oratoriens, grands éducateurs aussi, s'établirent à Lyon en 1614.

Les jeunes filles avaient également leurs Institutions. Les Ursulines, pour ne parler que d'elles,

s'étaient établies à Lyon, en 1610. Et M. Cristiani (1) nous a raconté comment la Mère Françoise de Bermond, retournant de Paris à son couvent d'Aix-en-Provence, et prenant le coche d'eau sur la Saône pour continuer son voyage, reçut la visite de deux notables Lyonnais, qui la supplièrent de s'arrêter en leur ville pour y faire une fondation. Elle ne devait plus nous quitter, que pour établir dans notre région des communautés de son Ordre, à Montbrison, à Roanne, à Bourg, à Saint-Chamond, et jusqu'à Saint-Bonnet-le-Château, où elle mourut en 1628.

Il y avait donc des collèges pour la jeunesse ; mais ils s'adressaient à la classe aisée ; c'était proprement ce que nous appelons le collège, l'enseignement secondaire. On y admettait, il est vrai, des boursiers. Nous savons que les Ursulines ouvrirent des classes gratuites. Mais, en dehors de là, l'enseignement populaire, primaire, était abandonné à l'industrie privée. Des maîtres d'école ouvraient une classe sous leur propre responsabilité, et sans contrôle autre que celui de la clientèle, qui leur donnait et retirait les enfants, suivant qu'elle appréciait leurs services.

Pour le dire en passant, Démia voulut connaître la valeur de cet enseignement. Il entra en contact avec ces maîtres d'école, qui se trouvèrent à Lyon parfois jusqu'à 200 à sa convocation. Il se rendit compte que, soit par leurs connaissances techniques, soit par leur

(1) *La merveilleuse Histoire des premières Ursulines françaises*, 1935.

valeur morale, ils n'étaient pas toujours dignes de leur profession d'éducateurs. Il prit son temps ; mais avec une énergie persévérante, il arriva à les soumettre au contrôle. Il obtint du Conseil d'État, le 7 mai 1674, un arrêt portant défense de tenir école sans permission et approbation expresse et par écrit de l'archevêque, c'est-à-dire, en fait, de Démià son délégué. Il imposa à la fantaisie personnelle des règlements généraux qui visaient à assurer un certain niveau moral et technique de l'enseignement. Il ouvrait sa maison aux maîtres d'école tous les mois, pour des entretiens pédagogiques. Il visitait leurs classes personnellement ou par ses délégués. Agissant ainsi avec eux en toute loyauté, il se montrait rigoureux à l'égard de ceux qui cherchaient un abri à leur médiocrité dans la dissimulation ou la révolte. Les intendants des Généralités de Lyon et de Bresse firent paraître en 1685 et 1686 des Ordonnances qui frappaient d'une forte amende quiconque tiendrait école sans autorisation. Cette fermeté découragea bon nombre d'incapables ; elle assainit l'enseignement privé, en relevant son niveau. Remarquez que l'enseignement restait libre ; mais l'incompétence ne l'était plus. C'est là une partie de l'œuvre scolaire de Démià, sur laquelle je ne reviendrai pas, mais dont on comprend l'importance.

La place que les collèges faisaient à des boursiers ; les classes populaires ouvertes par les Ursulines ; l'industrie scolaire privée — si l'on peut ainsi parler — laissaient sur le pavé un bon nombre d'enfants dont

les familles ne pouvaient pas donner aux maîtres d'école la rémunération qu'ils exigeaient. L'idée de Charles Démia fut de procurer à ces enfants pauvres le bienfait de l'éducation, dans des écoles dont le nom était modeste comme leur clientèle — il les appela « les petites écoles » — mais dont il réussit à faire une grande œuvre sociale par les résultats. Il y travailla vingt-trois ans ; et quand il mourut, à cinquante-deux ans, 1.600 enfants des petites écoles suivirent son cortège. Il faut maintenant donner une idée de l'œuvre.

Et d'abord, où en trouva-t-il la pensée ? Il me semble qu'il fut sollicité et comme soulevé par un grand mouvement religieux. C'est l'époque de « l'invasion mystique » suivant l'expression heureuse que l'on a trouvée pour peindre la soudaineté et la puissance de la rénovation religieuse qui envahit alors notre pays. Les « petites écoles » furent une des manifestations de ce mouvement. « Le but principal que se proposèrent les instituteurs des écoles, écrit Faillon, n'était point d'apprendre aux enfants à lire et à écrire, mais d'en faire de bons chrétiens. » Est-ce que nous dissimulerons cette pensée, pour nous épargner le reproche de ne poursuivre que des fins religieuses ? Comment ?

Mais celui qui a dit que « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme » (Rabelais) ; et celui qui a dit : « Le gain de notre étude, c'est d'en être devenu meilleur et plus sage » (Montaigne) ; et celui qui a

dit « Malheur à la science qui ne se tourne pas à aimer » (Bossuet) ; et celui qui a dit : « Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé » (Pascal) ; ceux-là ont marqué à tout jamais la subordination de tout, en l'homme, à sa fin immortelle. On n'abaisse pas l'instruction en voyant en elle une vertu morale ; en lui demandant de préparer en l'enfant non pas un esprit seulement, mais une conscience. J'ai peur que ceux qui reprocheraient à Gerson, à Démià, à J.-B. de la Salle d'avoir eu une conception étroite de l'école, en la faisant servir à une fin religieuse, j'ai peur qu'ils n'aient eux-mêmes qu'une conception étroite de l'homme, ne voyant plus en lui que l'ouvrier d'une tâche éphémère, et non pas l'être promis à une destinée éternelle.

Il n'y avait pas de domaine où l'invasion mystique se fût rendue plus maîtresse que le Séminaire Saint-Sulpice à Paris, où Charles Démià vint se préparer au sacerdoce. M. Olier, qui en était le fondateur, saint Vincent de Paul, M. Bourdoise, travaillaient, dans le même temps, avec une puissance de géants, à la formation des prêtres. Et tous avaient en commun cette idée que les prêtres devraient travailler à l'instruction des enfants par des écoles du peuple.

M. Bourdoise, fondateur de la communauté des prêtres de Saint-Nicolas du Chardonnet, qui avait le verbe franc et rude, écrivait à M. Olier : « Il faudrait avoir des maîtres qui travaillassent à cet emploi en

parfaits chrétiens, et non pas en mercenaires, regardant cet office comme un chétif métier, inventé pour avoir du pain. Pour moi, je le dis du meilleur de mon cœur, je mendierais volontiers de porte en porte pour faire subsister un vrai maître d'école ; et je demanderais, comme saint François Xavier, à toutes les Universités du royaume, des hommes qui voulussent, non pas aller au Japon ou dans les Indes prêcher les infidèles, mais du moins commencer une si bonne œuvre... S'employer à former de tels maîtres, c'est une œuvre sans doute plus utile à l'Église, et plus méritoire que de prêcher toute la vie dans les chaires les plus considérables des meilleures villes du royaume. Je crois qu'un prêtre qui aurait la science des saints se ferait maître d'école, et par là se ferait canoniser. Les meilleurs maîtres, les plus grands, les plus en crédit, les docteurs en Sorbonne n'y seraient pas trop bons [compétents]. Parce que les écoles de paroisse sont pauvres, et conduites par des pauvres, on s' imagine que ce n'est rien. Cependant c'est l'unique moyen de détruire le vice et d'établir la vertu, et je défie tous les hommes ensemble d'en trouver un meilleur. J'estime que si saint Paul et saint Denis revenaient à présent en France, ils prendraient la condition de maîtres d'école, préférablement à toute autre. »

Si j'ai cité cette page, c'est d'abord parce qu'elle témoigne de la virulence du sentiment qui animait les réformateurs sous la conduite desquels Démia était venu se mettre ; mais c'est aussi, je l'avoue, parce qu'elle est l'honneur de tant de mes frères et de mes

sœurs dans l'enseignement catholique, qui, à des heures difficiles — et ces heures ne sont pas écoulées — sont restés au service des enfants de France, dans la pauvreté, ayant néanmoins au cœur le sentiment que leur profession était la plus riche qui se puisse rêver.

Cette virulence de passion pour l'éducation populaire trouvait en Démia une nature ardente, toute prête à subir le contagion. C'était un esprit remarquablement doué. Il avait d'ailleurs de qui tenir. Son père, pharmacien à Bourg, fut remarqué, pour son intelligence, par le lieutenant-général de la Bresse, le marquis de Thiange, qui le tira de sa pharmacie pour en faire son secrétaire. M. de Thiange mourut en 1639 ; mais son successeur, le comte de la Mothe-Houdancourt, garda le secrétaire à son service, l'emmena avec lui en Catalogne, où il allait commander une armée au nom du roi ; et, devenu maréchal de France, et vice-roi de Catalogne, lui confia un mémoire confidentiel à porter au roi, à Paris. C'est dans ce voyage qu'il prit une pneumonie, et mourut à Tain, en 1643. Il avait quarante-sept ans ; et son fils Charles en avait six.

M^{me} Démia était de Saint-André-la-Côte (1), qui est aujourd'hui une toute petite paroisse de l'archiprêtre de Mornant, mais avait alors son importance. Fille du notaire royal du lieu, Pierre Carteron, elle apporta une jolie dot, dont une maison à Lyon, celle sans doute que

(1) *La jeunesse de Charles Démia*, par M. l'abbé André CHAGNY, Extrait de la *Revue du Lyonnais*, IV, II.

devait habiter plus tard l'abbé Démia, à Ainay. C'était une femme de tête, qui tenait son livre de raison avec exactitude ; mais elle tenait avec plus d'exactitude encore ses comptes de conscience, ayant une foi profonde, et une piété tendre, qui nous aident à comprendre la vocation et l'œuvre de son fils. Elle mourut deux ans après son mari, en 1645.

Deux ans après, Charles perdait le seul frère qui lui restait. Sa tante paternelle, qui n'était pas mariée, le mit au collège des Jésuites de Bourg, en sixième. Il y eut pour professeur un homme assurément capable de mener une classe de sixième, puisqu'il devait un jour se tirer d'affaire dans une besogne plus complexe, le Père de la Chaize. Il vint pour sa philosophie au collège de la Trinité, à Lyon. Après ses études secondaires, il fit son Droit ; puis entra au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris, le 8 septembre 1660. Il fut ordonné prêtre le 14 mai 1663.

Nous avons de l'abbé Démia une gravure d'après un portrait du temps, comme le montre cet ample surplus à col que l'on portait au XVII^e siècle, et qui nous aide à comprendre le rabat moderne, devenu une sorte de membre témoin désarticulé de l'ensemble, appendice dont on ne perçoit plus la fonction dans l'organisme, et que l'on vient d'opérer à froid, mais non point, je l'avoue, sans douleur toujours. Le front est large, bombé, comme sous l'effort de la pensée. La ligne du nez, droite, et le menton fortement accusé laissent deviner la décision et l'énergie. Les cheveux abondants qui s'échappent en boucles de la calotte et

l'acuité du regard donnent l'impression de la vie. Toute la physionomie est empreinte de jeunesse, et rayonne d'un sourire qui explique l'attrait des enfants pour lui ; car nous avons tous remarqué comme ils sont sensibles à l'agrément du visage.

Charles Démia avait le génie de l'entreprise. Il y a ainsi des gens en qui les projets naissent spontanément. Il fut surtout le fondateur des « petites écoles » parce que c'est d'instruction qu'il pensait que les pauvres avaient le plus besoin ; mais il avait l'esprit ouvert sur tous les besoins du peuple ; il avait, suivant le beau mot de l'Écriture, l'intelligence du pauvre. Ainsi, il établit un Bureau de prêt sans intérêt, qui, à des conditions prévues dans les Statuts, faisait des avances d'argent, pour permettre à des familles ouvrières de franchir une passe difficile, ou de se relever d'une catastrophe financière.

Le Bureau de prêt avait un Comité de contentieux, donnant des consultations gratuites, pour préserver les pauvres des tentacules des gens de justice.

Pendant un hiver rigoureux, Démia établit deux magasins de charité : un entrepôt de charbon dans la rue Vieille-Monnaie, et une réserve énorme de fagots de bois dans la cour du Séminaire Saint-Charles : tout cela était distribué gratuitement, suivant les besoins, et proportionnellement au nombre d'enfants de la famille.

A Bourg, il aurait voulu fonder une Bibliothèque, à l'usage des ecclésiastiques ; il faisait les premières avances ; mais on ne le suivit pas.

Un de ses grands projets fut l'établissement de maisons de retraites pour ecclésiastiques âgés ; il alla en parler à l'assemblée du clergé de France à Paris en 1685, sans réussir à déterminer un mouvement général. Du moins il obtint qu'à l'Hôtel-Dieu de Lyon une salle fût réservée aux ecclésiastiques ; il la fit tapisser et meubler à ses frais ; et, son testament prévoyait la fondation de quatre lits pour ecclésiastiques invalides dans un hôpital, au choix de ses héritiers.

Il manquerait au portrait de Demia le trait principal, si nous omettions ce qui fut l'inspiration de toutes ses initiatives charitables et le soutien de son admirable énergie, disons hardiment le mot : la sainteté. Abnégation absolue de lui-même. Héritier d'une fortune importante, il vivait modestement dans sa maison d'Ainay, sans autre personnel domestique que sa vieille servante. Il y recevait parfois à sa table, par petits groupes, des ecclésiastiques, afin d'avoir l'occasion de leur rappeler quelques-unes des belles pensées de M. Bourdoise sur le sacerdoce. Volontiers il acceptait qu'ils lui apportent leurs corporaux et linges sacrés à blanchir, et les leur rendait nets et dignes pour le culte ; volontiers aussi il se prêtait au mutuel service de rafraîchir la tonsure, qui est pour le prêtre, devant le monde, le symbole de ses engagements. A ces traits on reconnaît aisément la pensée qui inspire une vie, et l'amour qui l'occupe. La sainteté est un grand amour à l'affût des désirs de Dieu. Voilà le secret du grand dessein de Demia pour l'éducation populaire, et de l'énergie qu'il montra

dans la réalisation. Car il lui en fallut, vous allez voir.

II

Comme tous les hommes enthousiastes d'une idée, il crut qu'il lui suffirait de l'exposer, pour lui rallier les sympathies. Il pensa d'abord à une réalisation en grand, avec le concours des autorités, à savoir l'archevêque, Camille de Neuville ; le prévôt des marchands — nous dirions le président de la Chambre de commerce — et les échevins, c'est-à-dire la municipalité. Il rédigea donc un exposé des motifs, et le leur envoya. C'était en 1666. Mais il n'eut aucun écho.

Pourtant Camille de Neuville était un prélat intègre, tout acquis à la réforme morale ; et la meilleure preuve que l'on en puisse donner, c'est qu'il avait fondé, à Lyon, le grand séminaire, et y avait appelé un disciple de M. Olier, M. Hurtevent. Il n'était pas non plus indifférent à la prospérité matérielle de son peuple ; et l'on attribue, par exemple, à son initiative, l'établissement de manufactures de filage de soie. Il estimait l'abbé Démia, puisqu'il le nomma, à moins de trente ans, archiprêtre de la Bresse, et visiteur de toute cette province. Alors, pourquoi ne fut-il pas le premier à entrer dans des vues si hautes ? C'est un fait. D'ailleurs, il ne faut jamais demander pourquoi, quand on voit un homme attendre qu'une entreprise ait réussi, pour lui apporter son appui. C'est ainsi ordinairement que les choses se passent ; et c'est la

raison de cet axiome, que « rien de réussit aussi bien que le succès ».

Du côté de la municipalité, pas un geste d'encouragement non plus.

Mais si les autorités ne marchaient pas, l'initiative privée s'émut. Une association pieuse d'hommes, la Compagnie du Saint-Sacrement, s'engagea à donner 200 livres par an, pour le traitement d'un maître d'école. Un bon chanoine s'offrit à payer le loyer ; la première école était fondée dans le quartier Saint-Georges, l'année même où Démia avait lancé son premier appel. Elle s'ouvrit le 9 janvier 1667 ; et Démia écrivit cette date sur la feuille de garde de son bréviaire, à la suite de la date de sa première messe, pour en célébrer désormais pieusement l'anniversaire.

Il ne désespérait pas d'ailleurs d'inoculer un peu d'audace à l'atonie prudente de l'administration. Il reprit son plaidoyer, le développa et l'imprima pour une large diffusion. Nous avons cette pièce ; elle est de 1668 ; elle a une quinzaine de pages, et pour titre : « Remontrances à Messieurs les prévôt des marchands, échevins, et principaux habitants de la ville de Lyon, touchant la nécessité des écoles pour l'instruction des enfants pauvres, par M. Charles Démia. »

Cela commence par des compliments sur le zèle que la municipalité montre pour la beauté de sa ville ; elle veille à la propreté des rues. Or il y a, dans cette enfance qui grouille à l'abandon, sans éducation, des cloaques de vices dont il ne suffit pas de détourner les yeux avec dégoût : « Les crimes ne sont ordinairement

commis que par ceux qui ont été mal élevés. » Il ne saurait y avoir de beauté achevée de la ville, tant que l'on y verra cette laideur : une enfance abandonnée aux mauvaises suggestions de l'oisiveté et de l'ignorance par ceux qui sont « les pères du peuple ». On ouvre des collèges pour les classes aisées ; des écoles du peuple sont plus importantes, parce que le peuple est dans l'État « le plus grand nombre ». A côté de ces nobles pensées, nous trouvons aussi l'habileté de l'homme d'expérience. Démia sait bien que, si sensibles que soient les hommes aux idées générales, le meilleur moyen de les prendre c'est leur intérêt ; et le meilleur moyen de prendre les municipalités, c'est leur budget. Quelle économie sur le budget de la police, si les chenapans devenaient d'honnêtes gens ; et sur le budget de l'Hôtel-Dieu si les oisifs indigents vivaient du travail d'une profession ! Donner des vivres ou des vêtements, c'est un bienfait d'un moment ; mais donner une culture à l'esprit des jeunes gens, c'est un bienfait qui durera toujours, parce qu'il est en eux.

De si hautes pensées, qui ont, pour nous, un son si moderne, ou plutôt si humain, ne réussirent pas à émouvoir nos édiles, du moins d'une émotion qui se traduisît dans leur budget. Mais, en 1670, une pétition d'habitants de la paroisse Saint-Pierre, qui était celle de l'Hôtel de Ville, les obligea à bouger ; ils votèrent une contribution annuelle de 200 livres, pour l'ouverture d'une école, qui porterait le nom d'École de l'Hôtel de Ville. Elle avait, de ce chef, un caractère

officiel ; et c'était une bonne recommandation pour les écoles du type Démia.

La meilleure recommandation leur vint d'elle-même, en démontrant, devant le public, leur utilité par des faits. Un jour les blanchisseuses d'une plate de la Saône virent arriver dans leur bateau le fils de l'une d'elles, lequel passait pour un mauvais garnement. Il se mit à genoux devant sa mère, et lui demanda pardon de ses polissonneries. Pour le coup, les battoirs, les « batillons », qui servent à malaxer et à blanchir le linge d'autrui, et les conversations, qui servent, dit-on, parfois à malaxer aussi et à blanchir sa réputation, restèrent suspendus. Toutes ces femmes étaient attendries jusqu'aux larmes. Elles demandèrent à la mère la cause de cette conversion ; et, comme elle répondait n'en pas soupçonner d'autre que l'école que son garçon fréquentait, elles vinrent, dit le biographe de Démia, « par troupes mener leurs enfants... dans ces écoles qui les faisaient devenir si sages, à ce qu'elles disaient. »

Un autre garçon qui ne rêvait que plaies et bosses, et qu'on appelait dans son quartier « la Tempête », parce qu'il fondait en coup de vent et bousculait tout sur son passage, devint à l'école un élève édifiant. Étant tombé malade, quand il recevait la visite de deux de ses camarades de l'école qui lui étaient délégués à tour de rôle, il leur faisait répéter la leçon de catéchisme. Il mourut comme un petit saint ; et sur le passage de son cortège d'enfants, qui allaient deux à deux, bien sages et recueillis, on racontait cette

merveilleuse transformation ; et c'était pour l'école une légitime réclame.

Un an après l'École de l'Hôtel de Ville, s'ouvrit l'École de la paroisse Saint-Nizier ; la même année, celle de la paroisse Saint-Michel, c'est-à-dire d'Ainay. l'année suivante, 1672, l'École de Saint-Paul ; ce qui portait à 5 le nombre des « petites écoles ». Les pessimistes, qui avaient mis Démia « au défi d'en venir à bout », étaient obligés d'avouer que l'affaire devait être possible, puisqu'elle existait. L'archevêque fut rallié ; il eut ce mérite ; car c'est un grand mérite, pour un homme qui gouverne, de prévoir ; mais c'en est un aussi de ne pas se refuser à la lumière des faits qu'il n'a pas eu la perspicacité de prévoir. Il nomma Démia directeur général des écoles du diocèse.

En 1679, il y avait, à Lyon, dix « petites écoles » ; avant la mort de Démia, il y en avait seize, tant de garçons que de filles.

On ne pensa aux filles qu'après s'être occupé des garçons. Vous êtes bien habituées, Mesdames, à passer ainsi au second rang, dans les préoccupations des éducateurs comme des prédicateurs de missions, bref de tous ceux qui rêvent de réforme morale. Et vous ne vous en fâchez pas ; au contraire ; d'abord, bien entendu, par le fait de votre habituelle modestie, étant toujours plus attentives aux autres qu'à vous-mêmes ; mais peut-être aussi un peu parce que vous discernez là un hommage discret à la bonté qui vous est naturelle, et la meilleure preuve que, dans la pensée des hommes, vous êtes meilleures qu'eux.

III

Entrons maintenant dans ces écoles, pour nous rendre compte du travail qui s'y fait.

Mais d'abord de quelles ressources vivent-elles ? Nous avons vu des écoles s'ouvrir sporadiquement sur le territoire de Lyon. Démià était trop sage pour laisser les écoles sans lien les unes avec les autres, abandonnées à leurs propres moyens. Il organisa l'enseignement primaire. Investi par l'archevêque de la direction générale des écoles du diocèse, le 2 décembre 1672, son premier soin fut d'établir, sous le nom de *Bureau des écoles*, un comité pour prendre avec lui les initiatives et les décisions nécessaires au développement de son œuvre scolaire. Il y eut un Bureau des écoles à Bourg comme il y en eut un à Lyon.

Le *Bureau des écoles* était composé de 16 membres mi-partie ecclésiastiques et mi-partie laïques. Le directeur était un ecclésiastique, et le trésorier obligatoirement un laïque — par où vous voyez que la défiance à l'égard des aptitudes financières des ecclésiastiques se trouve d'abord chez leurs confrères, sans doute parce qu'ils les connaissent mieux ; et ensuite que cette défiance n'est pas d'aujourd'hui. Notre royaume n'est pas de ce monde ; c'est notre éloge, au fond ; mais sur ce point nous n'avons pas à nous plaindre du public : il nous a rendu justice, on le voit, séculièrement.

Le budget était ici, comme en tout, une chose

importante : il fallait faire vivre les professeurs ; louer les immeubles ; pourvoir aux fournitures scolaires ; et même, en certains cas, donner des chaussures et des vêtements ; nous savons, par exemple, que les cinq premières écoles de garçons, qui existaient dès 1672, avaient ensemble un budget de dépenses de 3.000 livres. Démiá ouvrit deux Écoles normales ; c'étaient des charges nouvelles. Or, d'allocation officielle assurée, il y avait 200 livres données par la municipalité pour son École de l'Hôtel de Ville. Il fallait trouver tout le reste. Démiá y mit peu à peu toute sa fortune. On fit des quêtes. On recourut au sermon de charité ; mais on note que le procédé ne produisit guère.

Le meilleur procédé était d'introduire là dedans l'ingéniosité et le prosélytisme des femmes. Ces messieurs s'en avisèrent vite, et établirent un comité de dames pour le soin des écoles de filles. Ainsi constitué le Bureau des écoles était comme un ministère de l'éducation dans le diocèse. Des lettres patentes du roi, de mai 1680, lui donnèrent la personnalité civile, qui lui permit de recevoir des dons et legs. Ses attributions d'ailleurs n'étaient pas purement financières, nous le verrons.

Pour avoir de bonnes écoles il faut avoir de bons maîtres, et, pour avoir de bons maîtres, il faut les former. Dès 1672, Démiá établit une école normale d'instituteurs ; et, en 1678, une école normale d'institutrices. Les maîtres apprenaient là ce qu'ils devaient enseigner ; et donc aussi et par-dessus tout, le gouver-



Sceau des Petites-Écoles.



Armes des Petites-Écoles.

nement d'eux-mêmes, parce que c'est ce qu'avant tout, ils devaient apprendre à leurs élèves.

Démia exaltait devant les instituteurs leur profession ; c'était plus qu'une profession, une vocation, un ministère d'âme. Chaque année, il les conviait à venir se retremper dans leurs bonnes dispositions au cours d'une retraite. Et cette invitation ne restait pas lettre morte, puisque les archives me révèlent que deux instituteurs de mon village, qui est situé en Forez, assistent à Lyon à une de ces retraites de six jours, où les leçons et travaux pratiques de pédagogie se mêlaient aux exercices spirituels.

Remarquez que tout cela est proposé à des maîtres laïques, pour les faire avancer dans la science de leur profession d'instituteurs chrétiens. Mais il est certain que le dynamisme intérieur de la conception que Démia avait de l'éducateur chrétien tendait à subordonner totalement l'homme à la fonction, comme dans le sacerdoce catholique, et à vouer toutes les puissances vives de l'être au service de l'enfant. On lui reprochait, autour de lui, de confier de préférence ses écoles à des prêtres ou à des clercs ; et il ne s'en défendait pas. Aux maîtresses d'école qu'il forme dans sa « Communauté » il demande la chasteté, l'obéissance et la pauvreté ; ce sont des religieuses. Démia a été aussi loin que possible de concevoir l'enseignement comme une formation technique qui ne demande chez le maître que l'habileté professionnelle : simple initiation de l'esprit neuf de l'enfant par l'esprit informé du maître ; il a vu dans l'enseignement une

formation de tout l'être, et d'abord de la conscience chrétienne, qui exige de l'éducateur qu'il ait d'abord lui-même la vie intérieure qu'il prétend communiquer. L'enseignement ainsi entendu est une contagion de l'âme du maître sur l'âme ouverte de l'enfant. Ce sont deux mondes différents.

Mais si l'on a une fois admis cette seconde conception, l'enseignement ne saurait être simplement une classe à la fin de laquelle le maître est libre de ses actes ; non, elle étend ses exigences sur toute sa vie, parce que ces exigences s'attachent à ce qu'il y a de plus intime en lui, sa vie d'homme. En somme, l'éducation ainsi entendue est une paternité, une maternité spirituelle qui subordonne tout l'être et l'absorbe dans l'épanouissement de l'enfant.

C'est bien là, en fait, le rêve qui hante cette jeune fille que nous voyons dire adieu au monde, revêtir une robe sombre de forme étrange, mettre un voile sur ses yeux, et vivre seule, trouvant ses seules joies et ses plus grandes souffrances dans les enfants qui lui sont confiées. Que de fois, en voyant une humble religieuse enseignante passer dans nos rues, j'ai eu l'impression que, parmi tant d'œuvres d'art que le génie du christianisme a fait jaillir sur notre sol, il n'y en a pas de plus belle que ce symbole vivant, ni où la puissance de la foi s'affirme davantage, par la maîtrise avec laquelle elle saisit, transforme et modèle la substance humaine à l'image de son rêve.

La plus pure gloire de Démia, ce sont ses Filles,

c'est cette congrégation des Sœurs de Saint-Charles, qui, depuis trois siècles, réalise sa pensée sous nos yeux, et garde la ferveur religieuse qu'il lui a communiquée. Au temps de Démia, le grand roi avait des serviteurs astreints à porter dans leur service la livrée de cour. Mais jamais, dans son absolutisme, le souverain n'aurait osé demander à ses domestiques de lui sacrifier leurs libertés d'homme et leur vie intime. Tandis que, leurs Majestés divines, Messieurs les enfants, frères de Jésus-Christ, ceux surtout qui sont enveloppés de l'éminente dignité des pauvres dans l'Église, ils ont par l'autorité souveraine de leur attrait, décidé de ces vies ardentes. Je puis bien dire que c'est un culte voué à l'âme de l'enfance qui a créé ces religions enseignantes. Ces femmes n'ont pas seulement revêtu extérieurement la livrée du service des enfants ; pendant des années elles se sont préparées, vouées ; elles ont purifié leur cœur et leur souffle avant d'oser se pencher sur eux et les servir. Voilà sans doute la plus haute inspiration de Démia, et la plus grande de ses réalisations.

Car, Messieurs, comme ces choses sont humainement belles ; belles même pour ceux qui n'ont pas la foi qui les a inspirées. On peut admirer la cathédrale de Reims sans avoir la foi qui fit jaillir de terre cette merveille. Car cette foi est une chose humaine ; et, à ce titre, elle doit toucher tous ceux pour qui rien de ce qui est humain ne saurait être indifférent. Je ne crois pas aux dieux d'Homère ; mais pour rien au monde je ne voudrais ignorer les belles images qu'ils

ont inspirées au poète. Aussi c'est pour moi un étonnement que des hommes, qui sont des adversaires du christianisme, mais qui sont des hommes de goût, et qui ont bondi d'indignation et de douleur quand un obus a touché la façade de Reims, oui, c'est pour moi, je l'avoue, un étonnement qu'ils aient désiré voir disparaître de la lumière de France ce chef-d'œuvre humain, ce poème symbolique qu'est le voile de la religieuse enseignante.

On n'entre pas comme on veut dans les petites écoles de M. Déma ; il y faut certaines qualités. Et d'abord il faut justifier que l'on n'a pas de fortune. Si vous êtes un petit bourgeois, dont la famille désirerait bien profiter de la gratuité, vous resterez à la porte. L'école est jalousement gratuite ; à ce point que l'archevêque Camille de Neuville, ayant donné au Bureau des écoles une rente perpétuelle de plus de 1.000 livres, y mit cette clause, que l'école qui en bénéficierait ne percevrait rien des enfants, pas même pour leurs fournitures scolaires ; et, s'il était contrevenu à cette clause, la rente revenait à l'Hôtel-Dieu.

L'enfant n'était admis que sur présentation d'une fiche médicale — oh ! « progrès moderne », que tu es vénérable... par ton antiquité ! — en cas de maladie contagieuse, il était rigoureusement exclu.

A son entrée, l'élève recevait une feuille d'admission, qui portait en bandeau l'image de la Sainte Vierge bénissant les enfants, et, au-dessous, les conditions auxquelles il était admis, par exemple la promesse de

fuir les mauvaises compagnies, et celle de ne pas abandonner l'école sans prendre congé du maître. En somme, il acceptait une sorte de contrat aux clauses duquel on pouvait toujours le rappeler. Et vous voyez se révéler ici la pensée de l'éducateur, de faire appel à la conscience de l'enfant, de lui donner le sentiment de sa part de responsabilité dans l'entreprise de son éducation ; le sentiment qu'il n'en était pas l'objet passif et réceptif, mais le collaborateur, mais l'ouvrier.

C'est un point remarquable du système de Démia, que ce souci de tenir en haleine la conscience de l'enfant ; d'éveiller en lui le sens de la responsabilité en lui donnant une part d'autorité dans l'école. Il y avait des charges à l'intérieur de l'école : un « portier », qui, sur le seuil, pointait les présences ; des « visiteurs » qui allaient prendre des nouvelles de leurs camarades absents ; des « intendants » qui, l'heure sonnante, commandaient eux-mêmes les changements d'exercice, en usant d'une formule rituelle ; des « aumôniers » qui disaient les prières au commencement et à la fin de la classe ; des « sous-maîtres », qui étaient des moniteurs de lecture et d'écriture. Ces charges étaient données au mérite, et s'enveloppaient de considération.

De plus, Démia avait établi parmi les enfants un Ordre de chevalerie dont l'âme était ce sentiment d'honneur chrétien, si développé chez les contemporains de Corneille, et auquel nos troupes de scouts tentent de rendre sa place dans la vie de la jeunesse actuelle. L'Ordre s'appelait « l'Ordre du saint évan-

gile » ; et les membres avaient le titre de « chevaliers ». L'insigne était un étui-bijou enfermant le début de l'évangile de saint Jean, que l'on portait attaché au pourpoint par un ruban. Le chevalier faisait une promesse. Le premier de l'Ordre portait le titre de « général » ; il y avait un « maître des cérémonies ». Ces dignités étaient accompagnées de privilèges, qui en rehaussaient la valeur au regard des enfants. Le « général » pouvait lever une punition du fouet, et de trois férules. Tout chevalier pouvait libérer un camarade de quelques férules. Dans les processions ou cortèges, ils avaient le pas sur les autres.

Le Bureau des écoles, frappé des résultats obtenus, avait inséré dans le Registre de ses délibérations des traits d'apostolat d'enfants parmi leurs camarades, dans leur famille, ou à l'atelier.

On tâchait aussi d'obtenir la caution des parents aux promesses de l'enfant, à son entrée. On leur demandait de veiller sur sa conduite, de lui faire répéter les leçons, et, en particulier, le catéchisme. La collaboration de la famille et de l'école est une des idées maîtresses de Démia. Les membres du Bureau des écoles faisaient, à époques fixes, des visites aux familles, pour savoir comment se comportaient les enfants. Démia lui-même était à la disposition des parents tous les dimanches et fêtes. Ils étaient invités à des manifestations scolaires qui leur permettaient de se rendre compte du travail de l'école. Au milieu de l'année scolaire, pendant les journées de carnaval, avaient lieu des séances publiques, que l'on intitulait

gravement « disputes » ou « thèses » — comme faisaient les théologiens catholiques et protestants dans leurs controverses publiques. C'étaient des tournois d'enfants sur les matières du programme. Démia faisait imprimer des lettres d'invitation, qu'il répandait dans toute la ville, et qui étaient ainsi libellées : « « Dix, vingt, trente enfants des petites écoles de Lyon... soutiendront des thèses sur tout le catéchisme ; et ils discuteront en outre sur l'orthographe, la civilité, etc... en la grande école de Saint-Charles au Cameau (celle de Saint-Nizier), pendant les trois derniers jours du carnaval, depuis une heure de relevée (après-midi) jusqu'au soir. On distribuera des casaques (c'étaient des pourpoints de toile), habits, et autres prix aux plus capables... Les amateurs de la divine enfance de Jésus et du trésor inestimable de l'instruction chrétienne de la jeunesse... sont invités à y assister. »

Quel était le programme de l'enseignement ? La lecture, l'écriture, et le calcul, qui sont nécessaires dans toutes les professions. Car la profession est toujours en vue. Par l'école, déclare Démia, les fabriques et manufactures se « rempliront » peu à peu de bons apprentis, qui « pourront » ensuite devenir d'excellents maîtres. D'ailleurs on tâche de discerner les « aptitudes » de chacun, et de lui « procurer » l'emploi où il sera le plus capable de réussir. Voilà, en termes simples, à la manière d'autrefois, ce que nous appelons, à la manière d'aujourd'hui, d'un mot long d'une toise : « l'orientation professionnelle ».

Et voici la « sélection ». Démia est persuadé qu'il y a dans ces multitudes d'enfants du peuple des talents enfouis, perdus pour les grands emplois de l'État, et que l'école permettra de discerner et de rendre aux destinées brillantes pour lesquelles Dieu les a doués. « Si l'on travaillait, dit-il, ces terres qu'on laisse en friche, on pourrait parfois découvrir des trésors... ; il se rencontre de l'or dans cette boue, et parmi ces rochers des pierres précieuses, c'est-à-dire des sujets autant et quelquefois mieux doués pour les arts, les sciences et la vertu que parmi le reste des hommes ; ce que grand nombre d'exemples confirment assez clairement. »

Pour les filles, sans parler de l'initiation au métier qu'elles choisiront, il y a une certaine initiation technique demandée par le métier qu'elles ne choisissent pas, et qui est leur noble métier de femmes et de maîtresses de maison. L'enseignement ménager fait partie de leur programme. Ce qui prouve que cette initiation était sérieuse, c'est que les travaux des écoles, couture, tricot, broderie, furent achetés par les magasins. Le prix était intégralement versé aux enfants.

Démia ne s'en tint pas à l'enseignement manuel de l'école ; il ouvrit des ateliers pour les jeunes filles. En même temps qu'elles y trouvaient un gagne-pain, elles continuaient leur apprentissage, gratuitement toujours, grâce aux leçons de maîtresses ouvrières qui venaient, à tour de rôle, révéler les finesses du métier. Vous le voyez : les œuvres post-scolaires et les cours

professionnels ne sont pas non plus de notre invention.

Je reviens à l'école. Si nous avons présent à l'esprit certain texte de Montaigne, nous l'imaginerons comme une « vraie geôle de jeunesse captive », où « vous n'oyez que cris et d'enfants suppliciés et de maîtres enivrés en leur colère ». Ce tableau ne ressemble guère à l'école de M. Démia, où le modèle proposé aux maîtres est Jésus parmi les enfants. Comme lui, ils doivent les traiter avec douceur, « ne leur disant jamais, écrit-il, aucune parole dure, ne leur parlant jamais avec colère, chagrin ou mépris, évitant même de les tutoyer ». Il y avait du Gerson en lui ; et le quartier d'Ainay revoyait les scènes délicieuses du quartier Saint-Paul, deux siècles et demi auparavant. Quand Démia passait dans les rues, les enfants accouraient et l'entouraient ; il causait familièrement avec eux. Il se laissait interpeller par son nom ; ils lui criaient de loin : « Bonjour », « Adieu, M. Démia ». Il les réunissait par groupes dans son jardin d'Ainay, et leur donnait à dîner, les servait de ses mains. Le Jeudi Saint, il aimait à faire lui-même, dans une des écoles, la cérémonie du lavement des pieds ; et l'on était frappé du respect dont son attitude était empreinte. Tous ceux qui avaient fait leur première communion étaient invités à dîner chez lui aux fêtes de Pentecôte.

Ces derniers traits ouvrent une perspective sur son âme ; ils me permettent aussi de compléter l'image de son œuvre, par cette annexe de la cantine scolaire.

Chaque école touchait neuf pains par semaine. On distribuait des sabots, des vêtements chauds de toute forme ; et je suis sûr que vous vous souvenez encore des « casaques » des journées de carnaval. Il fit une fondation de trente-trois costumes d'uniformes à donner annuellement, et qui devaient être de couleur bleue. Une clause de son testament demandait que l'on remette à chacun des enfants qui assisteraient à ses obsèques un petit pain, un vêtement, et une pièce de 3 sols 6 deniers. Comme, après les funérailles, on réunit la parenté autour de la table où la place du défunt reste vide, Démia avait voulu mettre dans les mains de ces enfants la preuve qu'ils étaient sa famille, et que, comme il laissait à l'œuvre de leur éducation son dernier sou, ils avaient eu aussi sa dernière pensée.

1.600 enfants lui firent cortège, et montrèrent par leur attitude recueillie, plus encore que par leur nombre, le succès de son œuvre. Ce succès est attesté par l'archevêque qui, en 1685, fonde une rente de 400 livres au bénéfice de Démia, « afin de reconnaître, dit-il, ses soins et son zèle dans l'établissement d'écoles qui ont rendu de grands services, en instruisant les enfants, en les rendant propres aux arts et manufactures, de manière que l'on a reconnu un amendement notable dans le peuple et gens de métier ». L'archevêque semble donc déclarer que l'œuvre de Démia est sensible dans la physionomie morale de sa ville.

Cinquante ans plus tard, en 1738, il y avait à Lyon 22 écoles de sa manière, fréquentées par plus de 4.000 enfants.

3^o que s'il trouvoit des Maistres, qui eussent disposition a bien faire, il pourra leur laisser une feuille des Reglem^t: & une permission pour trois mois seulement: pendant lequel tems ils se pourvoyront, p^r: avoir la permission portee par l'ord^{re} de Monseig^r: par Req^{tes}:

4^o Il commencera la visite de chaque Ecole par le veni Creator, sera faire la priere aux Enfants comme ils ont coutume de faire lorsqu'ils y entrent, --

CDMM
~~Director de l'École~~

Mais on n'aurait pas une idée juste de l'œuvre de Démià, si on la croyait limitée à la ville de Lyon. Elle s'étendit à tout le diocèse. On conserve aux Archives du Rhône des procès-verbaux de visites des inspecteurs envoyés par Démià pour contrôler la bonne marche des études dans nombre d'écoles du Lyonnais, de la Bresse et du Forez. Il imprima une impulsion dont nous suivons la trace au loin. J'en donnerai un exemple qui ne me vient pas des historiens de Démià, mais que j'ajoute à leur dossier. Dans mon village de Forez, que je m'excuse de citer pour la seconde fois, nous conservons un testament du 19 juin 1698. Le curé, M. Beauvoir, fait un legs d'une rente annuelle de 200 livres, pour « commencer l'établissement de deux écoles des pauvres... l'une de pauvres garçons, et l'autre de pauvres filles ». Il y a déjà certes dans la paroisse école de garçons, et école de filles. En attendant mieux, la rente servira à recevoir gratuitement, 12 garçons et 15 filles, à perpétuité, dans ces écoles existantes, sous la conduite des instituteurs et institutrices approuvées « par M. le Recteur général des écoles de ce diocèse de Lyon établi par monseigneur l'archevêque dudit Lyon ». Vous voyez là en action l'idée et l'institution même de Démià. Ce qui vous intéressera, c'est que ce legs continue à être servi par le percepteur annuellement tant aux écoles libres qu'aux écoles laïques, sous la forme d'un billet de 100 francs à chacune, lequel est très loin de représenter les 100 livres du XVII^e, mais a du moins le mérite de représenter le respect d'une belle pensée.

Mais l'impulsion donnée par Demia ne s'arrêta pas aux limites du diocèse : Toulon, Chalon-sur-Saône lui demandèrent des maîtres formés par lui, Grenoble, Agde, Dijon se firent envoyer ses Règlements. Embrun, Autun envoyèrent des délégués étudier l'organisation sur place. Ce qu'il faut mentionner, c'est que ses Remontrances, écrites en 1666, tombèrent entre les mains du chanoine Roland de Reims, qui pensait à fonder une école, et sollicita la collaboration de son collègue au chapitre, l'abbé de la Salle. La première école ouverte à Lyon par Demia le fut en janvier 1667 ; la première ouverte par J.-B. de la Salle à Reims, en 1679. Il y a donc entre eux douze ans d'intervalle ; et cette priorité de son initiative, l'influence de son exemple et de ses idées sur le fondateur des Frères des écoles chrétiennes sont une gloire pour Demia.

Ses rêves allaient bien au delà de ses réalisations ; car il aurait voulu une organisation générale des écoles dans tous les diocèses de France, sous la direction des évêques ; et c'est pour plaider l'urgence de cet admirable projet qu'il avait demandé à être reçu par l'Assemblée du clergé de France à Paris, en 1685. En somme, il rêvait de la grande entreprise nationale, que le pouvoir civil devait réaliser depuis.

Telle fut l'œuvre scolaire de Demia ; elle lui fait grand honneur ; elle en fait aussi à notre ville. M. Compayré (1) a écrit qu' « il a été comme le Christophe

(1) Ouvrage cité dans l'Avant-propos.

Colomb de l'école primaire catholique ». Le mot est joli ; mais il me semble injuste pour l'immense effort scolaire de l'Église dans le passé ; effort, je l'avoue, intermittent, trop lié aux fluctuations et alternatives des périodes de prospérité et des périodes de misère publique, mais enfin effort inlassablement recommencé à travers les siècles. Il ne faut pas oublier que M. Léopold Delisle, dans ses *Études sur la condition de la classe agricole en Normandie* a écrit : « des documents nombreux établissent surabondamment combien les écoles rurales étaient multipliées au XIII^e siècle et aux suivants, dans la Normandie » ; il ne faut pas oublier que Gerson, dans son *Traité de la visite des diocèses*, composé vers 1400, conseille aux évêques de s'enquérir si chaque paroisse possède bien son école ; comment les enfants y sont enseignés ; et d'en établir une, s'il n'y en avait pas ». Ces paroles supposent qu'à cette date l'école paroissiale était la règle. L'Amérique était donc découverte depuis bien longtemps au temps de Démia ; mais il en a poussé l'exploration ; il en a rapporté des trésors pour l'enrichissement du peuple. Cela suffit à sa gloire.

Lui-même, au milieu de son humilité qui rapportait tout le succès à Dieu ; il avait le sentiment très doux de n'avoir pas été inutile. « N'ai-je pas raison, écrivait-il dans une note intime, de m'humilier et de reconnaître que si, dans un champ si fécond en épines, il se trouvait quelque rose, c'est vous seul, ô mon Dieu, qui l'y avez plantée... » Il se rappelait sans doute, en écrivant cela, le propos d'un de ses collègues du

Conseil de l'Archevêque. Il en avait été absent longuement ayant été très malade. Il y revenait bien pâli et amaigri... « Vous n'avez eu, Monsieur, lui dit ce collègue que ce que bien des gens vous ont souhaité. » « Je consentirais bien, Monsieur, répondit-il, à avoir la fièvre encore des semaines, si ceux qui me l'ont souhaitée devaient se convertir. »

Sa vie avait été bien pleine de traverses, de labeurs et de souffrances ; mais cette communauté de Filles vouées au rôle d'anges gardiens des enfants qu'il leur avait assigné, et qui, pour le remplir, vivaient elles-mêmes comme des anges ; cette légion d'âmes pures d'enfants qui lui faisaient cortège au jour où il quitta le champ qu'il avait travaillé ; et les larmes dans les yeux des pauvres, c'était parmi ces épines, la rose qui s'épanouissait sur son tombeau. Elle ne devait jamais se flétrir.

Bourg, patrie de Charles Démià, se devait de commémorer la naissance d'un des plus glorieux de ses enfants. M. le chanoine Rynois, curé de la paroisse du Sacré-Cœur, éveilla l'attention de ses compatriotes en jetant dans le public le petit volume que nous avons mentionné plus haut. Ainsi préparée excellemment, la fête eut un vrai succès. Elle fut présidée, le jeudi 14 octobre, par S. Exc. Mgr Maisonobe, évêque de Belley, qui, le matin, prit la parole dans l'église Notre-Dame, où Démià avait été baptisé. Le soir, au théâtre municipal, sous la présidence de Son Excellence, après un concert musical, le recteur des Facultés catholiques de Lyon parla de Charles Démià, en insistant sur son attachement à sa patrie burgienne, les bienfaits qu'il lui prodigua, et la gloire très pure que sa vie et son œuvre sont pour elle.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
Sermon de M. le vicaire général BORNET	11
Sermon du Révérend Père FAVRE	21
Sermon de M. le chanoine ODIN	35
Conférence de Mgr LAVALLÉE	49
Une fête à Bourg	83

Imprimé en France.

Made in France.